

## **Conférenciers pléniérs**

**Paul Bouissac**

**Université de Toronto**

### **« Le système pronominal français: entre logique et passion »**

Il semble bien que toutes les langues disposent d'un système de pronoms mais aussi que ces systèmes varient d'une langue à l'autre. Il est donc intéressant d'examiner la spécificité d'une langue par rapport au système de pronoms qui la caractérise. Ces systèmes sont soumis à des contraintes logiques et culturelles qui permettent d'articuler le discours sur le contexte social de la communication linguistique. Mais dans la mesure où le système des pronoms nécessairement implique la subjectivité et l'altérité, il se trouve soumis de ce fait même à l'affectivité. Le propos de cette communication est d'explorer les interférences qui se manifestent dans le discours entre l'ordre logique et culturel, d'une part, et l'ordre affectif, d'autre part. L'hypothèse formulée en conclusion sera que la dimension affective du système pronominal du français n'est pas moins systématiquement structurée que sa dimension logique et culturelle.

**Jacques Cortès**

**Université de Franche-Comté, président du GERFLINT**

### **« Affectivité et Langage »**

Je souhaiterais aborder la question de l'affectivité et de la subjectivité dans le langage selon trois niveaux :

1er niveau : Usage courant : tout message est porté par une constellation sémantique déterminant sa valeur (ou force locutoire, illocutoire et perlocutoire) ;

2ème niveau : linguistique : « Dès qu'on ouvre la bouche, on est dans la métaphore » (selon une formule de Louis Porcher). Se placer dans la métaphore, c'est entrer dans le domaine des connotations.

3ème niveau : didactique : « A chaque différence de sens correspond nécessairement une différence de forme quelque part dans le message » (Georges Mounin). C'est à peu près cela qu'on trouve, par exemple, dans la stylistique de Charles Bally qu'on peut considérer comme le fondement historique de l'énonciation.

Programme abondant que je souhaite évoquer de façon simple à partir d'exemples parlants, et sans jargon excessif

**Raymond Gevaert** (vice président de la FIPF)

### **« De l'étude contrastive de corpus oraux et écrits à l'optimisation de l'enseignement de la grammaire en FLE »**

Des travaux d'analyses de fréquence, menés par une équipe de chercheurs de l'Université Catholique de Leuven (Belgique) et de Paris X-Nanterre, sur des corpus oraux (35 h d'enregistrements vidéo de conversations de francophones et de non francophones) et écrits (plus de 300 articles de journaux français et 30 romans français contemporains) ont permis de dégager des résultats remettant en question des idées reçues quant à l'enseignement-apprentissage de certains sujets grammaticaux tels: le questionnement, l'emploi des pronoms personnels compléments, l'emploi du

conditionnel et subjonctif, l'accord du participe passé, l'emploi des semi-auxiliaires, du passif, etc. Ces résultats permettent de reconsidérer et de redynamiser l'enseignement-apprentissage de la grammaire en FLE en dégagant des priorités et des parcours didactiques.

Nous présenterons et illustrerons les résultats de ces analyses et esquisserons les implications didactiques permettant de rendre plus efficace l'enseignement-apprentissage de la grammaire du FLE dans une perspective notionnelle – fonctionnelle.

**Nenad Ivić**

**Université de Zagreb**

**« Voile, voiler, dévoiler le transport: qu'est qui passe à travers le texte? »**

Le substantif transport, selon Littré, signifie, entre autres choses: action par laquelle on transporte quelque chose ou quelqu'un d'un lieu dans un autre; mouvement violent de passion qui nous met hors de nous-mêmes; enthousiasme. Passion de transport, transport de passion: quelque chose se retrouve en-deçà et au-delà, ménage un conduit, un canal qui est la scène, la scénographie du transport. Texte, conduit, affect, affectivité: le texte nous transporte en transportant l'affect. Transport du transport: le secret de la littérature de l'indicible dit, du rideau-voile, du voilement et du dévoilement, de Brantôme à Tocqueville, de Virgile à Quignard.

**Jacques Moeschler**

**Université de Genève**

**« Subjectivité et langage : l'exemple du présent historique »**

Il est bien connu depuis les travaux de Banfield (1982) et de Reboul (1992) que l'une des manières d'exprimer la subjectivité dans la fiction est le style indirect libre. Dans le style indirect libre, le point de vue d'une troisième personne est accessible sans que pour autant ses paroles ou pensées puissent être dites prononcées. Si l'absence d'un locuteur semble leur enlever tout caractère subjectif, ces énoncés ont en réalité toutes les caractéristiques des énoncés exprimant une subjectivité : phrases interrogatives et exclamatives, présence de déictiques temporels, de termes subjectifs... Le travail fondateur de Banfield a montré que dans le style indirect libre la subjectivité peut être associée à une troisième personne et qu'elle n'implique pas la présence d'un locuteur. Reboul a poursuivi ce travail pour montrer que le style indirect libre n'était pas réservé à la troisième personne, mais pouvait être réalisé en première et deuxième personne.

Dans un article très intéressant, Schlenker (2004) oppose style indirect libre et présent historique sur deux réalisations du contexte de la parole (contexte of speech): le contexte de l'énoncé (context of utterance) et le contexte de la pensée (context of thought). Son idée est que les temps verbaux sont interprétés relativement au contexte de l'énoncé dans le SIL, alors que les indexicaux le sont dans le contexte de la pensée ; en revanche, dans le présent historique, ce sont les indexicaux qui seraient interprétés dans le contexte de l'énoncé, et les temps dans le contexte de la pensée.

Nous partirons de cette analyse et des critiques que lui adressent Reboul & Tahara (2010) pour montrer que le présent historique reflète une propriété d'usage que les temps verbaux généralement séparent : l'expression de la narration et de la subjectivité. Nous montrerons que le présent offre une solution intéressante en ce qu'il permet

l'expression de la subjectivité dans la narration, par opposition aux temps du passé qui sont soit subjectif mais non-narratif (imparfait), soit narratif et non-subjectif (passé simple) (Moeschler et al. 2012).

**Julio Murillo Puyal**  
**Universitat Autònoma de Barcelona**

**« Du fait de style au fait de langue :  
une approche verbo-tonale de l'interrogation »**

Envisagées dans une perspective pédagogique, les descriptions linguistiques qui ont été obtenues en adoptant des points de vue formalistes « nous ont appris beaucoup de choses sur les langues mais ne conviennent pas » (Guberina). L'enseignement-apprentissage des langues ne peut, en effet, se satisfaire d'analyses qui renvoient au plan de la *langue* exclusivement, ne prennent pas en compte la *parole*, et fassent l'impasse sur l'intervention du *sujet communicant*.

Saussure soulignait déjà à cet égard que « rien n'entre dans la *langue* sans avoir été essayé dans la *parole* ». Or la *parole* est au premier chef un *objet phonique de communication* entre interlocuteurs, et qui est déterminé par des facteurs d'ordre biologique, physiologique et psychologique. Elle apparaît ainsi comme l'expression la plus achevée de l'affectivité, laquelle se manifeste dans la composante stylistique du langage, tout spécialement, à l'oral, par l'intonation.

Dans cette perspective, la modalité énonciative interrogative présente un intérêt tout particulier du point de vue pédagogique : d'une part elle est un exemple prégnant de la dimension biologique des langues (Kristeva) et, d'autre part, sa réalisation présente des caractéristiques spécifiques qui constituent un exemple éclairant du passage du plan stylistique au plan de la *langue*, du plan affectif au plan fonctionnel.

Des procédures didactiques *ad hoc* concernant la modalité énonciative interrogative peuvent dès lors contribuer à ce que, comme l'a exigé la méthodologie structuro-globale dès ses premières formulations, loin d'être exclue de la démarche d'enseignement-apprentissage, l'affectivité du sujet communicant soit efficacement mise à profit, et ce dès le début de l'apprentissage.

**Claudine Olivier**  
**Université de Lyon 3**

**La subjectivité *particularisante* des interjections**

La subjectivité *particularisante* des interjections (Olivier, 1986 etc.), *se présente comme* liée à un sujet parlant en tant que particulier manifestant une émotion, dans des conditions non reproductibles, et non en tant qu'utilisateur contraint de "l'appareil formel de l'énonciation".

Seront abordés, d'après la Grammaire Voix-Corps (Olivier, 2007, 2008) et la Théorie du Balancement (Olivier, trav. en cours) :

- les positionnements corporels et prosodiques du sujet parlant et la façon dont la plasticité de l'interjection lui permet de marquer sa différence en tant que personne physique par rapport à son/ses interlocuteur(s) ;
- les propriétés associatives (loi d'associativité, connexion, adossements) et sémiotiques de l'interjection.

La marge de manoeuvre de celui qui parle reste réduite : il est confronté, avec l'interjection, à une unité de langue tout à fait conventionnelle dont il doit s'approprier le fonctionnement. Les propriétés variationnelles posturales-prosodiques, mais aussi combinatoires, de l'interjection, découlent d'une conventionnalité bien rodée, permettant stratégie et simulations, alors qu'elle se donne pour une expression spontanée "arrachée par la situation" (O.Ducrot).

Il apparaît donc nécessaire :

- d'y accorder un soin tout particulier dans l'activité de traduction ;
- d'intégrer l'apprentissage du jeu interjectif à l'enseignement d'une langue : cette unité de langue est en effet un lieu ludique intéressant pour approcher la langue maternelle et étrangère, qui permet à l'apprenant de se manifester immédiatement en tant que sujet parlant. Et en tant que "corps parlant", de faire siennes les attitudes corporelles-vocales et prosodiques appropriées pour cette langue, et de s'y sentir à l'aise.

## **Raymond Renard** **Université de Mons**

### **« La langue revisitée, enrichissement anthropologique »**

Depuis Saussure et son disciple Bally, on a pu assister à ce que j'ai appelé lors de *Francontraste 1* un changement de paradigme linguistique, dont la primauté à l'oral constitue l'élément essentiel.

L'objet de la présente communication est de montrer en quoi la didactique révolutionnaire des langues mise en œuvre par P. Guberina et P. Rivenc au milieu du siècle dernier a véritablement exploité avec une efficacité remarquable – au point d'en valoriser des aspects inédits – une conception originale du langage humain. Loin de la vision classique de la langue réduite à un lexique et une description phonétique et morphosyntaxique renfermées dans un dictionnaire et une grammaire construits sur le modèle des langues mortes, ce qui était désormais mis en évidence, c'étaient toutes ces valeurs liées au vécu, donc à la subjectivité et à l'ensemble des phénomènes de la vie affective.

La réussite de la didactique structuro/globale ne peut s'expliquer que par l'importance qu'elle a accordé à tout ce qui est véritablement consubstantiel à la personne humaine : son imaginaire, ses émotions, ses habitudes perceptives, l'expression de ses sentiments et de ses réflexions, en lien permanent avec sa nature corporelle.

Cette conception de la didactique des langues va bien au-delà de l'objectif éducatif.

En parfaite conformité avec la fonction symbolique du langage, qui implique elle aussi l'appréhension du sens par approximations successives, elle dote la langue d'une fonction nouvelle.

Insérée dans la logique du vivant, alimentée par la subjectivité de chacun, et l'affectivité, responsable de la diversité des individus, au cœur de leur spiritualité, source des valeurs et de l'éthique, la langue est devenue l'instrument essentiel de réalisation du vivre ensemble.

**Mirna Velčić-Canivez**  
**Université de Lille**

**« Dé-subjectiviser le langage »**

Depuis la publication du célèbre article de Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), les études des formes que la langue met à la disposition du locuteur se multiplient sur le terrain des sciences du langage. On constate des apports théoriques importants dans différents domaines de recherche : pragmatique, théorie des actes de langage, du point de vue, polyphonie linguistique etc. Sont concernées également l'analyse de discours et la théorie du récit littéraire avec leur intérêt pour le discours et l'acte autobiographique, mais aussi, plus récemment, la sémantique et le lexique avec une recherche poussée des verbes de sentiments, des noms et adjectifs d'émotion. Les travaux de C. Kerbrat-Orecchioni et de son équipe de recherche à l'Université de Lyon sont considérés comme références incontournables dès que l'on tente de décrire l'un des nombreux marqueurs de subjectivité langagière. La principale conclusion de l'ouvrage phare d'Orecchioni *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* (1980) est que « la subjectivité est partout ». En effet, elle est partout au sens où il n'y a pas de discours sans sujet et parce que l'acte de parole est un acte fondamentalement humain.

Cependant, cette valorisation du sujet et de sa présence dans les formes discursives tend à occulter un phénomène presque contraire, désigné intuitivement comme « effacement du sujet ». Notre thèse est que le sujet se manifeste aussi par la capacité du locuteur à « se mettre en retrait ». La conférence portera sur certains moyens linguistiques susceptibles de dé-subjectiviser le langage. Seront analysés des exemples de discours autobiographique où le rédacteur, paradoxalement, tend à annuler sa position du sujet.

## Section didactique

**Alexandra ALEKSEEVA**

**Université d'Etat de Moscou, Russie**

### **L'enseignement aux russophones des procédés de la syntaxe affective du français**

En raison des divergences entre le russe et le français, la syntaxe affective du français qui consiste à segmenter la phrase dans le but d'exprimer la subjectivité du locuteur, représente l'une des principales difficultés sur le plan didactique aussi bien que sur le plan cognitif.

La mise en relief (appelée aussi l'emphase syntaxique), un des phénomènes les plus fréquents dans l'usage des langues naturelles, sert à mettre en valeur un terme de la phrase. Les principaux procédés de la mise en relief en français – l'*extraction* du terme mis en valeur (*c'est* a toi *que* je m'adresse) et sa *dislocation* (reprise d'un élément antérieur – *Pierre, lui*, viendra plus tard) sont fréquemment employés par les locuteurs natifs, mais représentent une difficulté pour les russophones. En russe le terme mis en valeur se place à la fin de la phrase et/ou s'accroche assez fortement. Cette divergence au niveau de la syntaxe, aussi bien que la subjectivité du locuteur qui impose son libre choix de segmenter la phrase, font figurer le phénomène de la mise en relief (l'emphase) parmi les principales difficultés syntaxiques du FLE.

Afin d'automatiser l'emploi de ces procédés à l'oral comme à l'écrit chez les apprenants, on propose un système didactique en trois modules d'apprentissage qui comprennent:

- a) les exercices de traduction (version) (au *niveau de la phrase*, au *niveau du texte*, à l'écrit et/ou à l'écoute);
- b) les exercices de transformation écrits et oraux (*mécanismes*, au *niveau de la phrase*);
- c) les exercices de transformation et de traduction (thème) oraux et écrits (au *niveau du texte*) avec pour objectif d'automatiser l'emploi de ces procédés à l'oral et à l'écrit.

Cette stratégie didactique serait utilisable dans la pratique de l'enseignement du FLE aux étudiants anglophones, germanophones etc., dont les langues maternelles posent aussi des problèmes d'interférence au niveau de leur syntaxe par rapport au français.

**Djamel BENDIHA**

**Université Mohamed KHIDER de Biskra, Algérie**

### **L'interculturelle, une pédagogie de confiance**

L'école de demain est l'école où on apprend le respect des valeurs humaines, où on apprend aussi à ne pas juger l'autre suivant sa couleur, sa religion ou sa nationalité ; une école où on apprend que quand on regarde quelqu'un de haut c'est pour l'aider à se relever et non à l'asservir. C'est à partir de ce postulat que nous envisageons la noble mission de l'école, celle qui ne permet pas seulement de maîtriser la langue étrangère dans ses dimensions linguistiques et culturelles mais de revaloriser l'action éducative à savoir : combattre toute forme de stéréotypes sociaux, de xénophobie, de racisme. Cela devrait être à notre sens les principes fondamentaux de la pédagogie interculturelle. L'interculturel, c'est ce qui met en valeur l'image de soi, les croyances, le bien et le mal, le respect, la tolérance...

La compétence interculturelle doit permettre à l'apprenant de comprendre que tout ce qui est différent de soi n'est pas nécessairement négatif et qu'il existe d'autres réalités, d'autres modes de vie... en bref, d'autres cultures qui constituent un enrichissement de

taille dans le développement de la personnalité. C'est le respect de ces différences qui font la richesse culturelle et intellectuelle de l'humain.

**Olga KOZARENKO**

**Université de finance près le Gouvernement de la Fédération de Russie, Russie**

**Elaboration des stratégies motivationnelles pour les apprenants universitaires francophones du profil économique**

« La Motivation est la clef de toute réussite » cette phrase est déjà devenue un cliché et même un slogan publicitaire. Mais dans une telle ou telle situation d'apprentissage devant un individu concret l'enseignant se pose la même question : « Quelle stratégie il vaut mieux choisir en prenant en considération les différences individuelles de l'étudiant? »

Y a-t-il des particularités d'élaboration des stratégies motivationnelles pour les étudiants de la formation économique et financière ? Est-ce plus facile d'élaborer les stratégies de motivation pour les apprenants déjà motivés et faut-il le faire? Quels sont les résultats d'évaluation de la motivation des étudiants démotivés ? Dans quelle mesure les ambitions professionnelles suscitent-elles la motivation des étudiants ?

L'article traite les différents aspects de la problématique indiquée en s'appuyant sur les résultats de la recherche effectuée au sein de l'Université de finance.

**Meta LAH**

**Université de Ljubljana, Faculté des lettres, Slovénie**

**La compétence langagière des apprenants slovènes : entre le communicationnel et le linguistique**

De nombreux enseignants slovènes sont convaincus que les manuels de FLE, conçus d'après l'approche actionnelle, proposent une grande variété d'activités et tâches communicatives, mais souvent ne développent pas assez la compétence linguistique. Selon eux, les apprenants sont parfaitement capables de faire passer le message, mais manquent parfois d'outils linguistiques pour s'exprimer correctement. Les problèmes sont parfois aussi liés au fait que les manuels utilisés sont produits pour le marché mondial et ne prennent pas en compte les difficultés des locuteurs slovènes. Les enseignants sont alors amenés à compléter les manuels utilisés et à proposer des exercices supplémentaires pour renforcer et systématiser les savoirs linguistiques acquis.

Le CECRL définit la compétence linguistique comme « celle qui a trait aux savoirs et savoir-faire relatifs au lexique, à la phonétique, à la syntaxe et aux autres dimensions du système d'une langue » (CECRL, P. 17). Dans la présente contribution, nous avons l'intention d'analyser les perceptions des enseignants et des apprenants concernant la compétence linguistique et surtout les difficultés des apprenants slovènes de français. Nous nous proposons d'aborder cette analyse comme suit : nous allons d'abord proposer des questionnaires aux enseignants des lycées et aux étudiants de français, puis comparer leurs réponses et finalement analyser les productions écrites des étudiants pour essayer de voir à quel point les perceptions concernant leurs difficultés

coïncident avec les erreurs faites dans les productions. L'analyse nous aidera à proposer quelques pistes pour un enseignement plus efficace.

**Rea LUJIĆ**

**École Primaire Matija Gubec, Zagreb, Croatie**

**L'autoévaluation des acquis chez des apprenants plurilingues**

De nombreuses recherches ont déjà traité les sujets tels que l'interférence ou l'autonomie de l'apprenant mais cet article fait différence parce qu'il nous propose un autre point de vue; il présente une recherche qualitative sur l'aptitude de l'autoévaluation dans le domaine du transfert linguistique (positif et négatif) chez les élèves bilingues voire plurilingues. La recherche est à la fois venue de l'expérience personnelle de l'auteur qui enseigne FLE dans une école internationale et de besoin de changer le regard sur le transfert des acquis linguistiques qui était jusqu'ici unilatéral - en direction de l'enseignant vers l'apprenant par les procédés d'observation et d'analyse. En s'appuyant sur le concept de l'autonomie de l'apprenant selon lequel chaque apprenant est prêt à réfléchir sur son propre processus de l'apprentissage et l'enseignement plurilinguistique comme une des composantes fondamentales de l'identité européenne, l'auteur essaie de répondre aux questions suivantes : les élèves à cet âge (10-15 ans) et à ce stade d'apprentissage (niveau débutant) sont-ils capables de prendre du recul par rapport à eux-mêmes et de s'auto-évaluer sur le transfert linguistique; est-il possible de constater une prépondérance importante du transfert positif/négatif chez ces élèves; utilisent-ils les stratégies cognitives pour se faciliter l'acquisition des nouvelles connaissances? Les résultats de cette étude aideront à mieux valoriser les compétences des élèves plurilingues et donner une autre perspective sur l'importance de l'enseignement plurilinguistique.

**Milena MILANOVIĆ**

**Institut français de Serbie, Faculté de philologie de Belgrade, Serbie**

**Les premières séances : objectifs, importance, déroulement**

Professeurs, élève, vous vous souvenez de vos premiers cours de français ? De vos impressions ? De vos doutes et de vos peurs ?

Nous connaissons tous, quel que soit notre contexte d'enseignement, l'importance de nos premiers contacts avec notre public et de leur premier contact avec la langue française.

Ces rencontres sont courtes, mais très cruciales. L'enseignant devrait animer ces cours de manière qu'ils soient représentatifs de la pédagogie adoptée et qu'ils familiarisent les apprenants aux modalités spécifiques du travail. Elles tracent nos relations, nos pratiques et définissent le déroulement de nos futures séances.

Comment les préparer ? Comment créer un environnement sain et stimulant pour nos apprenants. Comment ne pas les décourager ? Quels sont les objectifs de ces cours ?

Cette intervention essaiera de répondre à ces questions. Nous proposerons également certaines activités utilisables lors de ces premiers cours. Elles sont amusantes, créatives, ludiques, mais aussi diagnostiques, elles nous aident à constater le niveau linguistique de nos apprenants, les problèmes et les erreurs les plus courantes, ce qui facilite la conception et le déroulement de notre travail.

Nous proposerons à la fin de l'intervention quelques fiches pédagogiques déjà préparées pour ces premiers moments d'apprentissage, avec tous les détails (objectifs, durée, matériel et support, déroulement, etc.).

**Lara NEVES SOARES**

**Université de Strasbourg, France**

**La place de la complexité didactique dans le discours des acteurs sociaux**

La problématique méthodologique a toujours été un des points centraux de la discussion épistémologique en didactique des langues (DL). Depuis l'apparition du *Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues* au début des années 2000, nous observons que la DL s'inscrit dans un flou paradigmatique où les pratiques en salle de classe (l'enseignement formel des langues) gagnent une nouvelle dimension avec la perspective actionnelle (PA). Où, auparavant, se lisait *fonctionnel* c'est marqué désormais *actionnel*. Ces actions doivent guider, à travers le discours, tout acteur social vers l'acquisition d'une *compétence plurilingue et pluriculturelle*. Notre hypothèse veut ainsi, à partir de la notion de *compétence* (re)discuter la notion de *progression discursive* (telle que l'on rencontrait préconisée par le *Niveaux Seuil*) dans la PA, car nous pensons, ainsi comme Benveniste, que le phénomène de subjectivation ne peut être dissociable de la communication humaine et que dans ce sens, les pratiques pédagogiques et la progression linguistique réalisées en salle de classe se présentent sous l'optique d'une complexité épistémologique du domaine, d'une complexité méthodologique des pratiques et d'une complexité du langage lui-même. Pour notre intervention à ce colloque, dans la session Didactique, nous voudrions donc, à partir d'une démarche heuristique, essayer de rétablir une discussion sur la notion de *progression* en didactique des langues.

**Éva OSZETZKY**

**Université de Pécs, Département d'Études Françaises et Francophones, Hongrie**

**Approches interculturelle et contrastive de la diversité francophone en FLE**

Ces recherches seront axées sur une réflexion pluridisciplinaire, linguistique et didactique, afin d'explorer l'univers et le contexte francophone au sein de la langue et des cultures.

Nous examinerons l'évolution et la spécificité du français, et ses représentations lexicographiques dans un espace géographique très étendu, en mettant un accent particulier sur la question du lexique, notamment le problème et confrontation des vocabulaires.

Ce qui nous intéresse, dans une perspective contrastive, c'est le caractère complexe de la dimension interculturelle, du dialogue des cultures, des convergences et/ou conflits, entre la culture d'origine et la culture et civilisation de la langue cible : traditions, héritages, stéréotypes, interprétations diverses, transversalité, coïncidences. Identité ou altérité ?

Quelles compétences linguistico-culturelles offrir à l'observateur / participant francophile qu'est l'apprenant et quelles stratégies choisir dans l'enseignement et dans l'appropriation des savoirs : médiation, procédés, norme(s) et styles ?

**Cathal POWER**

**Mary Immaculate College, University de Limerick, Irlande**

**L'affectivité dans les interactions verbales entre accompagnateur et accompagné**

Les processus de formation s'inscrivent dans une situation dynamique au sein de laquelle interagissent des acteurs singuliers, des enjeux de relation et de savoirs (Altet, 1994). Les savoirs enseignants qui font l'objet dans les échanges sont «*enracinés dans la pratique, subjectifs, personnels, nourris par des valeurs, des émotions, engagent fortement la sphère affective* » (Pérez-Roux et Hétier, 2011, p. 296). Quel rôle joue-t-il l'affectivité dans les échanges et quel sont les conséquences pour l'accompagnement ? Notre recherche porte sur les interactions verbales dans les entretiens de conseil qui suivent l'observation des séances de classe entre deux enseignants débutants et leurs conseillers pédagogiques en France. À partir des principes d'une didactique professionnelle de l'enseignement (Vinatier, 2009), nous avons utilisé une théorie linguistique interactionniste (Kerbrat-Orecchioni, 1992) pour l'analyse des données. L'analyse de l'utilisation de la politesse dans les entretiens post-séances où les actes de langage sont potentiellement « menaçants » semble particulièrement pertinente. L'accompagnateur doit effectuer une analyse critique de la leçon, mais dans le même temps, est attaché au maintien de la relation, de son propre état émotionnel et celui de l'enseignant débutant. La communication montre que, comme on l'a écrit dans la problématique du colloque, « ce sont les sentiments qui régissent le choix de l'expression linguistique ». Nous faisons la conclusion que si les émotions et la capacité de réfléchir furent longtemps opposées, cette distinction n'est pas sans poser question dans des situations de formation.

**Magdalena ŠKORO**

**L'intuition linguistique et l'apprentissage du français**

**Le cas de « de »**

Dans cet article l'auteur aborde le problème de l'apprentissage d'un fait linguistique dont l'appropriation est plutôt liée à l'acquisition. Pour cette raison il a fait rappel au rapport entre l'intuition et la dichotomie apprentissage/acquisition d'une langue. La recherche est mise au service du fait linguistique de la préposition « de » se trouvant entre deux noms (NOM+de+NOM). Le problème pour un locuteur non confirmé (Bajrić) est de savoir si la préposition doit être ou non accompagnée d'article. L'absence ou la présence de déterminant pour un francophone sera dirigée par son aptitude à percevoir les différents horizons des pensées (Guillaume). Ainsi un locuteur confirmé (Bajrić), n'hésitera jamais entre l'emploi correct (*cours de français*) ou erroné (*cours du français*). Par son intuition il saura que *cours de français* est conforme à la norme de la langue française. Cependant un locuteur non confirmé ne possédant toujours pas ce sentiment linguistique aura un doute sur l'emploi du déterminant. Car l'intuition que nous possédons de ce qui peut se dire s'acquiert avec la langue (D. Leeman). Pour trouver des solutions au problème de l'apprentissage d'un tel phénomène linguistique-didactique l'auteur propose une analyse contrastive au niveau syntaxique et discursif. Il a mené des recherches auprès de locuteurs croatophones s'appropriant le français. Ensuite, il propose de mettre ces analyses linguistiques au service de la didactique du français.

**Maciej SMUK, Radosław KUCHARCZYK**

**Université de Varsovie – Institut d'Études Romanes, Pologne**

**(Re)découvrir son savoir-être à travers la compétence plurilingue**

C'est un truisme de le dire que les compétences non langagières, appelées dès la parution du CECRL « compétences générales », sont impliquées dans l'apprentissage des langues étrangères. Et même si l'on peut reprocher au CECRL une certaine inconséquence dans la façon de les hiérarchiser, il faut reconnaître l'effort d'explicitation de leur rôle. La place du savoir-être semble, sans nul doute, cruciale. D'une part, il renvoie directement à la notion de la subjectivité d'un apprenant – terme phare dans de nombreux domaines humains. De l'autre, c'est le savoir-être qui agit comme un élément conditionnant et déclenchant tel ou tel comportement langagier et est à l'origine du modèle de la compétence plurilingue. Mais ce transfert n'est pas unilatéral : la plupart des composantes du savoir-être d'un apprenant sont susceptibles d'être modifiées, voire découvertes ou redécouvertes face à la confrontation de diverses langues. Outre une réflexion théorique, notre communication sera enrichie de la présentation des résultats de la recherche portant sur cette interdépendance entre la compétence plurilingue et l'essor du savoir-être d'un apprenant.

**Katharina VAJTA**

**Université de Göteborg, Suède**

**L'étudiant de français : qui est-il et pourquoi a-t-il choisi le français ?**

Dans cette communication, nous nous proposons de présenter les résultats préliminaires d'une enquête menée dans deux groupes d'apprenants suédois de français langue étrangère au niveau universitaire. Le premier groupe est constitué par des étudiants ayant choisi le français comme première langue dans le cadre d'un programme disposé sur trois ans et donnant une formation en langues vivantes jusqu'au niveau de la licence. Le deuxième groupe est formé par des étudiants ayant choisi le français comme « cours indépendant » ou « cours libre », sans cursus défini d'avance, l'étudiant faisant alors librement le choix de ses cours chaque semestre. Le dénominateur commun entre ces deux groupes est donc la sélection du français.

Les points de comparaison se situent principalement aux niveaux d'une part de l'origine familiale des étudiants, d'autre part de leurs attentes et de leurs raisons de choisir le français. Les questions posées auxquelles nous tenterons d'apporter une tentative de réponse sont dans quelle mesure l'origine des étudiants (par exemple une origine familiale pluriculturelle ou des séjours à l'étranger) et l'affectif pourraient jouer un rôle dans leur option pour le français, et s'il est possible de remarquer une différence entre les deux groupes. Finalement, une comparaison avec des groupes d'étudiants ayant sélectionné une autre langue vivante pourra éventuellement signaler si les étudiants en français constituent un groupe où l'affectif jouerait un rôle plus important que dans d'autres.

**Yvonne VRHOVAC**

**Faculté de philologie et lettres, Université de Zagreb, Croatie**

**L'apprenant et la diversité de ses identités**

Quelle est la nature du dialogue didactique? Au cours des interactions en classe de langue il y a des phénomènes d'énonciation intéressants. On peut noter des sources énonciatives diverses. Nous allons nous concentrer sur le rôle de l'apprenant comme locuteur en situation d'interaction didactique.

On observe les moments quand le dialogue de l'enseignement cesse d'être le dialogue didactique, un vrai faux dialogue qui se déroule selon un format attendu, un rituel, imposé par l'institution. Le thème du dialogue est imposé dans la plupart des cas par l'enseignant. Si les apprenants ont envie de dialoguer ou pas cela n'est pas pris en compte par l'enseignant. Pendant les activités de dramatisation, simulation ou jeu de rôle les participants jouent à être autres qu'eux –mêmes. Ils sont énonciateurs des énoncés dont ils ne sont pas *auteurs* dans la plupart des cas. Cependant on impose d'une certaine façon en même temps une double contrainte aux apprenants (Waclawick, Palo Alto) en leur disant d'être détendus et créatifs et d'être en même temps conformes aux objectifs de l'apprentissage – „faites attention de ne pas faire trop de fautes dans vos réalisations linguistiques“. C'est la raison pour laquelle au cours de l'analyse du discours de l'apprenant, on fait une distinction entre *le moi réel* et *le moi apprenant* (Cicurel, 1997).

Quand peut-on observer des traces des interventions personnelles des apprenants? L'apprenant a droit de poser des questions s'il n'a pas compris quelque chose, s'il n'a pas compris les interventions de l'enseignant. Il est attentif au discours de l'enseignant surtout aux moments où il s'agit des gloses métalinguistiques. S'il intervient c'est qu'il vérifie alors les accords entre une règle prononcée sur une question linguistique et l'usage de cette question mentionnée par la règle. La langue devient alors l'objet des interactions. L'apprenant devient lui même quand il défend sa face (Goffman) au moment d'une correction injustifiée. L'apprenant devient *personne* appartenant au *monde réel* aux moments où les interventions deviennent de moins au moins pédagogiques et se réfèrent au *monde réel*, au monde extérieur de l'apprenant. On se pose alors la question qui est le *je* qui parle. La situation énonciative devient alors comparable à la situation de théâtre, au texte prononcé par les acteurs. Il y a d'un côté un texte imaginaire (écrits par l'auteur de la méthode ou l'auteur de la pièce de théâtre) lié au réel. L'apprenant imagine d'être quelqu'un d'autre. Dans ces moments de double identité, il y a le passage de l'identité réelle à l'identité imaginaire, il s'agit d'un glissement entre le *je-personne* et le *je-apprenant*. On constate une coexistence entre le registre ludique, fictionnel et le registre sérieux. Dans le monde réel, dans ce monde de *je-personne*, l'apprenant a toute la possibilité de s'exprimer personnellement et d'agir sur ses co-apprenants. La réussite de ce jeu du *monde réel* dépend également de l'implication des co-apprenants, des co-énonciateurs dans le jeu où les co-énonciateurs co-construisent le discours. Nous parlons alors d'une énonciation collective qui a des ressemblances au jeu théâtral (Škiljan).

## Section Sciences du langage

**Séverine ADAM**

**Université Paris-Sorbonne, France**

**« Je crois qu'il est important de le souligner. » Formes et fonctions du cadrage  
subjectif explicite des énoncés en français – une spécificité par rapport à  
l'allemand ?**

Notre exposé mettra en lumière un procédé que nous voudrions appeler le *cadrage subjectif des énoncés*, procédé qui donne lieu à un type aussi fréquent que varié d'ouvertures d'énoncés, et qui se manifeste entre nombre autres à travers des structures en apparence aussi hétérogènes que *Il est impératif de...* ou *Heureusement que...* ou encore *Je (ne) crois (pas) que...* Nous reviendrons dans la partie liminaire de notre contribution sur le choix de l'expression *cadrage subjectif*, que nous définirons en la distinguant quelque peu du concept de *cadrage énonciatif*.

Si ce phénomène retient notre attention, c'est tout d'abord précisément en raison des multiples formes qu'il est susceptible de prendre et dont nous dresserons un inventaire, sinon exhaustif, du moins révélateur de la productivité et de la polyvalence du procédé, qui donne même parfois lieu à des structures pragmatialisées. Nous nous pencherons ensuite sur les fonctions de ce cadrage subjectif explicite, qui peut certes être mis en œuvre à des fins purement informatives, mais sert le plus souvent des objectifs pragmatiques ou rhétoriques. Nous montrerons sur la base d'une comparaison avec l'allemand que ce procédé, par sa fréquence et la variété des formes qui en découlent, peut être considéré comme caractéristique du français ; il illustre à lui seul quatre tendances particulièrement marquées de cette langue, qui la distinguent d'idiomes tels que l'allemand: le renvoi explicite à la source énonciative, la prédilection pour les tours verbaux, la tendance intégrative et la linéarité fondamentale du processus de décodage.

**Satenik BAGDASAROVA**

**Université Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis, École Doctorale «Pratiques et théories du sens», France**

**Bilinguisme et dédoublement du sujet**

Cette proposition de communication a pour objectif d'aborder la question de l'activité du sujet dans le langage à partir de la question du bilinguisme. Nous prendrons pour point de départ l'ouvrage de Claude Esteban, *Le partage des mots*, publié en 1990 aux Éditions Gallimard. L'intérêt de cet essai critique, écrit par un écrivain à la fois poète et un traducteur et élevé dès l'enfance dans un milieu franco-espagnol, réside dans le questionnement porté sur l'aspect mental du phénomène. S'éloignant d'emblée des positions pragmatiques, pour lesquelles la maîtrise native de deux langues ne peut être qu'un atout, Esteban pense le bilinguisme en termes de dichotomie intellectuelle, de dédoublement du sujet. Ce qui résulte de la divergence des idiomes, véhiculant chacun son mode interprétatif du réel.

L'analyse du travail d'Esteban nous amènera à nous interroger sur les manières possibles de théorisation du bilinguisme. Ce qui revient à questionner les différentes conceptions du langage : si la dimension mentale du bilinguisme semble être difficilement abordable à partir des approches métaphysiques du langage, jusqu'à faire

vaciller le principe même de leur fonctionnement – l'adéquation transparente des systèmes de signes au réel -, elle se problématise dans le champ de la pensée historique du langage. Il s'agira tout particulièrement d'étudier la lignée Humboldt - Saussure - Benveniste, en montrant en quoi elle constitue un corpus linguistique de base pour toute approche anthropologique du bilinguisme.

**Samir BAJRIĆ**

**Université de Bourgogne, France**

**Dubravka SAULAN**

**Université Paris-Sorbonne (Paris IV), France**

### **Insultes et subjectivité : sémantique et sémiologie**

Partant de l'hypothèse que le langage est une possibilité de la subjectivité (Benveniste), voire la possibilité du sujet parlant de se positionner en tant que sujet, nous aborderons ici l'analyse du champ des insultes d'un point de vue sémiologique et/ou sémantique en comparant leurs formes et contenus en français et en croate. Si le langage est un mode d'être dans l'être (Ricœur), c'est qu'un premier degré de subjectivité relève du fait qu'une langue sans expression de la personne ne se conçoit pas (Benveniste). Force est de constater que le phénomène de la subjectivité ne s'achève pas à ce point précis. Son deuxième degré renvoie à la subjectivité affective organisant le discours en termes de jugement de valeur, d'adhésion ou de rejet de la part du sujet (Kerbrat-Orrechioni). C'est précisément à ce niveau que nous analyserons les insultes et/ou les injures, éléments des montées en tension verbalisées. Ces dernières étant linguistiquement identifiables dans leur forme, il nous sera indispensable de les traiter d'un point de vue sémiologique, en tant que signes (linguistiques), mais également dans le prisme de la cognition afin de mieux comprendre comment elles servent à viser l'autre à travers une subjectivité partagée.

En comparant, à titre d'exemple, les énoncés *Tu m'emmerdes!* et *Je t'emmerde!*, nous constaterons que bien qu'il soit cantonné dans le domaine du « territoire du moi » (Goffman), l'écart séparant les deux énoncés oscille, si ténu soit-il, entre deux valeurs interprétatives que l'on ne saurait mettre sur le même plan axiologique. Un constat similaire sera observé dans le corpus offert par les insultes en croate. Une élasticité axiologique produit des effets interprétatifs nuancés : *Jebem ti mater!* (litt. « Je baise ta mère ! » ; équivalence axiologique de « Je t'emmerde ») et *\*Jebeš mi mater!* (litt. « Tu baises ma mère ! »). Le second énoncé, pourtant syntaxiquement inattaquable, s'avère non seulement parfaitement incongru en sémantique discursive, mais aussi axiologiquement non-interprétable. En effet, et pour reprendre les termes de Jakobson, le code ne prévoit pas de combinatoire interprétative allant du destinataire au destinataire. En revanche, une expansion phrastique redonne à l'insulte son acceptabilité : *Jebeš mi mater ako ti lažem!* (litt. « Tu baises ma mère si je te mens ! »). Entre 1) *Jebem ti mater!* ; 2) *\*Jebeš mi mater!* et 3) *Jebeš mi mater ako ti lažem!* il n'y a qu'une différence axiologique. Le premier est axiologiquement très marqué. Le deuxième n'est pas attesté, dans la mesure où il n'est pas injurieux. Enfin, le troisième est axiologiquement atténué, étant donné qu'il gravite entre « injure personnelle » et « insulte rituelle » (Adam).

Ainsi les insultes deviennent-elles des axiologiques infiniment variés et continuellement assujettis à l'ensemble des critères qui déterminent la communication (pragmatiques, sémantiques, sémiologiques et autres.), tous relevant de la subjectivité (langagière).

**Amir BIGLARI**

**Université du Luxembourg**

### **Sémiotique de l'affectivité : théorie et pratique**

La sémiotique de l'Ecole de Paris, fondée par Algirdas Julien Greimas, propose une théorie originale et efficace pour la prise en charge de l'affectivité dans le discours, quel qu'en soit le type, et quel que soit le langage à travers lequel il se manifeste (verbal, visuel, gestuel, etc.). D'une part, elle définit des codes (= des entrées) qui permettent d'étudier les passions sous un nouvel angle : codes figuratifs, codes modaux, codes somatiques, codes perspectifs, codes actantiels, etc. ; d'autre part, elle définit le parcours canonique passionnel, soit un syntagme qui révèle les « étapes » parcourues dans la manifestation de chaque passion. Il est à noter qu'il ne s'agit point d'une théorie passe-partout qui s'applique mécaniquement aux discours, mais d'une théorie qui doit être mise à l'épreuve des discours, c'est-à-dire que chaque discours convoque tel ou tel code passionnel, active/désactive telle ou telle étape du parcours canonique, etc.

Dans cette communication, nous envisageons précisément de : (i) faire une brève présentation de la sémiotique de l'Ecole de Paris et de ses principes, (ii) exposer la théorie de la sémiotique des passions (de l'affectivité), (iii) montrer la manière dont elle intervient pour l'analyse des discours concrets ; dans cette perspective, nous aborderons deux types de discours différents, le discours littéraire et le discours politique : la poésie de Victor Hugo et la campagne électorale de 2012 en France.

**Gorana BIKIĆ-CARIĆ,**

**Université de Zagreb, Croatie**

### **L'aspect verbal et l'expression de la subjectivité**

Dans cet article nous voudrions nous pencher sur la question de l'expression de la subjectivité dans le domaine de l'aspect verbal en français et en croate.

Même si l'aspect verbal est, surtout, un moyen d'exprimer l'accomplissement ou le non-accomplissement d'une action, nous croyons qu'il ne faut pas négliger la subjectivité qui peut se discerner dans certaines formes des verbes perfectifs et imperfectifs. Entre autres, ces verbes peuvent désigner une action d'intensité inférieure à celle d'une action habituelle (verbes diminutifs – *grickati, gricnuti /grignoter*), une action d'intensité supérieure (verbes augmentatifs – *prejesti se, prejedati se / trop manger, avoir trop mangé*), une action qui surpasse une autre action (verbes majoratifs – *nadvikati, nadvikivati / crier plus fort que quelqu'un d'autre*), une action de grande intensité qui atteint son sommet (verbes intensifs – *razveseliti se, razveseljivati se / sentir une grande joie*), une action qui suffit au sujet (verbes satisfaits – *najesti se, najedati se / manger à volonté*), une action à connotation péjorative (verbes péjoratifs – *piskarati / écrivainiller*) etc. Si nous comparons l'expression de ces sens en français et en croate, il est aisé de remarquer que, très souvent, à l'infinitif croate correspond une périphrase en français. C'est pourquoi nous nous concentrerons aussi sur la comparaison entre l'infinitif croate et ses équivalents français.

Nous illustrerons nos propos à l'aide d'exemples tirés d'un roman croate et de sa traduction en français.

**Georgiana BURBEA**

**Université Transilvania de Brasov, Roumanie**

**Engagement affectif du locuteur : le cas des forums de discussion**

L'article portera sur l'analyse du lexique des sentiments dans deux langues mises en contraste : le français et le roumain. Nous allons examiner des différentes catégories grammaticales (noms, verbes, adjectifs) exprimant un sentiment, tel que colère, enthousiasme, bonheur, joie, tristesse, déception, etc.

Il sera plutôt question dans cette étude des particularités d'ordre lexical, particularités issues de la grande variété qu'on retrouve au niveau de ce lexique.

L'analyse de la notion d'affectivité, dans le sens d'expression des sentiments et des émotions, sera appliquée à un type particulier de conversation, à savoir le forum de discussion. Le choix du corpus trouve l'explication dans les spécificités du forum de discussion, s'agissant tout d'abord d'un type particulier de conversation, un espace de liberté langagière. En effet, les locuteurs ne se connaissant pas entre eux, ils ne se sentent pas contraints, d'où la grande diversité des moyens d'exprimer leurs sentiments envers tel ou tel problème. Par conséquent, il s'agit des conversations « pures », non-altérés par d'autres éléments à l'intérieur desquelles les individus ont plus de courage de « parler » ouvertement.

Grâce à cette liberté d'expression des internautes, ce type de textes abonde en subjectivité, au cœur de laquelle nous allons analyser les moyens d'expressions de l'affectivité des deux langues prises en considération, car c'est justement cette diversité des moyens qui pose des problèmes lors d'un transfert d'une langue à une autre.

**Vjekoslav ĆOSIĆ**

**Université de Zadar, Croatie**

**Acte d'énonciation et la "dichotomie" langue/discours**

On est habitué à considéré la langue et le discours comme une dichotomie (opposition) plutôt qu'un intégral. Dans la présente communication on les prend comme point de départ et point d'aboutissement de l'opération (médiatrice) d'énonciation avec le sujet parlant (énonciateur) comme acteur incontournable, l'opération en question se passant en lui et par lui. Cela met au centre d'intérêt la personne humaine (côté anthropologique) et la personne grammaticale (côté linguistique), à quoi on ajoute la question du temps opératif nécessaire au déroulement de l'opération. La problématique se réduit en effet au passage de la langue au discours, processus connu sous des termes comme actualisation, effection, acte d'énonciation, opération d'énonciation, etc. On passe en revue différentes théories et points de vue des auteurs français (Saussure, Bally, Guillaume, Valin, Benveniste, Joly, Culioli) avec illustrations empruntées au français et au croate.

**Darja DAMIĆ BOHAČ**  
**Université de Zagreb, Croatie**

**La transformation emphatique appliquée à l'identification des compléments du verbe en français et ses limites**

Cette contribution, portant sur la transformation emphatique, présentera les procédés de dislocation qui, appliqués aux constituants du groupe verbal, contribuent à l'identification des différents types de rection verbale ainsi qu'à l'identification des difficultés relatives à la délimitation des compléments essentiels.

A la différence des compléments d'objet direct en présence desquels la dislocation de l'élément lexical confirme la fonction par la reprise pronominale (*Tamara, Martin l'aime bien. Martin l'aime bien, Tamara*), la dislocation des compléments datifs et de certains compléments non datifs se fait soit avec effacement de la préposition et avec reprise par le pronom conjoint (*Son frère, elle lui donne tout. Cette histoire, on n'en parlera plus*), soit avec la préposition mais sans reprise pronominale de l'élément régi (*A son frère, elle donne tout. De cette histoire, on ne parlera plus*).

Dans la dislocation à droite du verbe, la construction prépositionnelle de l'élément régi est rétablie avec annonce du pronom qui assure sa fonction (*Elle lui donne tout, à son frère. On n'en parlera plus, de cette histoire*). La dislocation des compléments d'objet indirect pronominalisés par le pronom disjoint soulève des questions concernant les possibilités de dislocation à droite, alors que la dislocation à gauche se fait soit avec effacement de la préposition du complément qui est restituée devant le pronom disjoint (*Son frère, elle pense toujours à lui*), soit en rétablissant la construction prépositionnelle de l'élément détaché (*A son frère, elle pense toujours*).

**Mirta DESNICA**  
**Université Paris-Est, France**  
**Université de Zagreb, Croatie**

**Imitation, mimétisme, mimisme. De l'expressivité des énoncés *fashion* dans la presse française**

En décrochage avec le reste du texte sur le plan sémiotique (changement de code), morpho-syntaxique (énoncés averbaux), sémantique (expression de l'appréciation, des émotions) et énonciatifs (polyphonie, dialogisme, intertextualité), les énoncés *fashion* sont dotés d'une grande expressivité que nous nous proposons de décrire en termes d'imitation, de mimétisme et de mimisme.

*L'imitation* sous-entend l'existence d'un modèle que l'on imite, dont on adopte la façon de faire, la façon de dire. Nombre d'énoncés *fashion* sont ainsi l'imitation de la réaction qu'un locuteur anglophone pourrait avoir dans une situation donnée.

Terme empruntée à l'éthologie, le *mimétisme* désigne le fait de reproduire les formes et les attitudes du milieu ambiant. On ponctue ainsi son discours d'un énoncé emblématique du locuteur ou de la collectivité en question pour montrer que l'on est au plus près de ce dont on parle.

Enfin, le *mimisme* n'est pas à entendre seulement en rapport avec le verbe « mimer », au sens de représenter au moyen de gestes, de mimiques, etc. (par exemple, on *imite* quelqu'un, mais on peut *mimer* la joie, la colère etc.). Nous faisons là référence à la notion de mimisme dans l'anthropologie linguistique de Marcel Jousse selon qui l'origine de la parole est dans le rejeu du réel. Au lieu d'être exprimée de manière analytique, une idée peut ainsi être jouée, mimée au moyen d'un énoncé *fashion*.

Appuyée sur un corpus d'énoncés *fashion* constitué en dépouillant une trentaine de magazines féminins et d'information générale, notre étude met en lumière une forme particulière d'expression de l'affectivité et de la subjectivité dans le discours de la presse française contemporaine.

**Kouakou Kouman FODJO**

**Ecole normale supérieure (E.N.S.) Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire**

**Affectivité et subjectivité dans la presse écrite ivoirienne**

Reproduire et/ou mettre en scène les paroles d'autrui sont des stratégies discursives fréquentes dans l'écrit de presse. Toutefois, le journaliste doit rester conforme aux règles doxiques de cet écrit : « *faire savoir, informer* ». Pour y arriver, ce dernier utilise des procédés qui visent à restituer le « *déjà dit* » objectivement. Cela passe par des manières de rapporter qui exigent l'« *effacement* » du journaliste pour « *rendre plus présent* » l'énonciateur cité et « *légitimer* » l'objectivité et sa crédibilité tout à la fois. Mais, face à la difficulté à séparer la part référentielle de la sémantique de ses dimensions pragmatiques et argumentatives, et l'omniprésence des subjectivités énonciative et intersubjective à toute stratégie discursive, nous nous interrogeons sur l'« *absence* » du journaliste, ou la « *présence* » de l'énonciateur cité. Autrement dit, l'écrit de presse peut-il être essentiellement objectif ?

Fortement inspirée par les travaux de Charaudeau, Ducrot, Maingueneau, Koren, Authier, Rabatel ..., notre analyse a pour cadre de référence la linguistique des discours et de l'énonciation. Elle s'intéresse à la matérialité de l'« *absence* » du journaliste ou de la « *présence* » de l'énonciateur cité. Elle analysera en outre le sens et les facettes des processus de construction de l'écrit de presse. Il s'agira par ailleurs d'identifier les différentes facettes du « dit » de presse à travers sa conceptualisation à partir des énoncés.

**Ivana FRANIĆ**

**Université de Zagreb, Croatie**

**Entre mots et phrases : phrasillons affectifs en français et en croate**

La présente contribution s'efforcera de questionner le statut des mots-phrases ou phrasillons suivant les postulats de la théorie syntaxique tesnièreenne. Dans un premier temps on présentera un aperçu des travaux dans le domaine portant sur ce sujet, afin de pouvoir proposer, dans un deuxième temps, une analyse contrastive français-croate du statut et de l'emploi des phrasillons affectifs.

Les mots-phrases ou phrasillons sont des mots composites. Ils sont des équivalents de phrases, ils sont structurellement inanalysables (Tesnière) et correspondent aux interjections de la grammaire traditionnelle. Situés aux confins de la grammaire et du lexique (Porquier), les phrasillons ou *phrases à prédication impliquée* (Wilmet 1997), sont porteurs d'un contenu sémantique extrêmement complexe et très nuancé. A la différence des phrasillons logiques (*voici, voilà, oui, non*), les phrasillons affectifs expriment, à des degrés divers, l'attitude du locuteur soit envers le monde extralinguistique soit envers un certain élément de la situation d'énonciation. Les valeurs de trois catégories tesnièreennes de phrasillons affectifs (impératifs : *s'il vous plaît ! pst ! chut !* ; représentatifs : *pif ! paf !* et impulsifs : *aïe ! hélas ! ouais !*) sont

difficiles à identifier avec précision, pour la simple raison que leur contenu sémantique est étroitement lié à l'énonciation ou, à en reprendre le passage de Bally « la valeur modale des interjections [...] est alors déterminée par le contexte et l'intonation. » L'analyse recensera un répertoire représentatif de phrasillons affectifs français et croates.

**Tomislav FRLETA, Maja KUZMANIĆ**  
**Université de Zadar, Croatie**

#### **Articles en croate : fait de la langue ou fait du style ?**

Le travail proposé examine les articles en croate à la lumière de la psychosystématique du langage guillaumienne. À travers l'article occulte ou d'autres formes d'expression de la détermination nominale qui, en croate, ne repose pas sur le nom seul, centre du syntagme nominal, mais plutôt sur l'incidence de la phrase toute entière (Znika, 2004), jusqu'à l'équivalent de l'article indéfini (*jedan, neki*) ou défini (*taj, ovaj*), il est analysé la présence d'article dans la langue croate comme éventuelle partie de langue, et dont l'existence (selon Silić, 2000 ; Marković, 2002, Bajrić, 2006 ; etc.) conduit inévitablement à s'interroger sérieusement sur la nomenclature existante des catégories grammaticales croates.

Il semble que l'article croate apparaisse encore pour des raisons stylistiques et il ne peut pas avoir le même statut en tant que l'article français car, en croate, il n'est pas l'élément obligatoire d'une phrase (par opposition du français où l'article devient « accompagnateur éternellement présent » d'un nom ; Bajrić, 1997) et il ne respecte pas des règles d'utilisation spéciales.

Cette étude bénéficie d'un grand nombre d'exemples du corpus choisi (les romans français et leurs traductions croates) grâce auxquels on tire la conclusion suivante : le croate n'est pas dépourvu de tout système d'article et l'utilisation des certains équivalents se déroule pour des raisons stylistiques ou pour simple impact des langues étrangères (en ce cas, du français, dotée de cette catégorie linguistique) qui insensiblement changent notre vision lors de la traduction.

**Roser GAUCHOLA**

**Universitat Autònoma de Barcelona, Espagne**

#### **Quand le sujet n'est pas l'agent - analyse contrastive du français et de l'espagnol**

Si l'analyse typologique fonctionnelle, dans le cadre de la *fonction de participation* (conçue comme le rapport existant entre un *participé* – le verbe – et ses *participants* – i.e. les satellites nominaux qui l'accompagnent), a bien montré que la double identification {sujet = agent = thème ; objet = patient = rhème} constitue le schéma de la phrase prototypique (la plus naturelle et partant la moins marquée), il n'en reste pas moins que, dans bon nombre de langues, certaines structures relevant de la *technique d'orientation* (où sont regroupés les phénomènes ayant trait à la voix), manifestent un phénomène, sinon universel du moins largement généralisé : l'effacement de l'agentivité, autrement dit, le processus par lequel, tout en gardant le sujet de la phrase, l'agent impliqué dans le schéma de participation est estompé, voire carrément omis.

La présente contribution, fondée sur une analyse contrastive français-espagnol, entend montrer que l'effacement de l'agentivité trouve son siège privilégié dans les structures

syntaxiques de la voix passive (dont la productivité varie largement d'une langue à l'autre) – voire dans les expressions lexico-syntaxiques diathétiques –, mais qu'il existe également des manifestations de nature morphologique de l'effacement de l'agentivité sur lesquelles on ne saurait faire l'impasse dans une approche holistique et translinguistique du phénomène. Dans cette contribution, nous nous proposons également de dégager les implications didactiques et pédagogiques de cette approche dans l'enseignement-apprentissage de l'espagnol langue étrangère par des francophones et du français par des hispanophones.

**Sana HAMMOUDA LAATIRI**

**Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse, Tunisie**

**Degrés d'objectivité et de subjectivité des adjectifs locatifs**

Les adjectifs peuvent être *objectifs* ou *subjectifs* si nous nous référons à la classification proposée par Kerbrat-Orecchioni (1980). Ils sont dits *objectifs* quand ils sont neutres et définissent les propriétés objectives d'une classe. C'est le cas par exemple des *adjectifs locatifs* (Gross (1996)) qui réfèrent au lieu de la situation et sont utilisés « lorsqu'il s'agit de décrire exhaustivement et *objectivement* une entité » (Vandeloise (2004, p. 17)) :

- (1) *L'étagère se trouve dans la partie supérieure du meuble.*
- (2) *Je me roulais en boule contre le mur extérieur de la maison.*

(Angot, Ch. (2006), *Rendez-vous*, p. 307)

Mais nous avons constaté, suite aux remarques de plusieurs linguistes (Borillo (1988), Kerbrat-Orecchioni (1980)), que ce type d'adjectifs peut avoir un *emploi subjectif* dans des contextes précis (linguistiques et extra-linguistiques) surtout lorsqu'ils relèvent « de la vision que l'être humain, et plus encore le locuteur dans sa situation particulière d'énonciation, peut avoir des objets dont il parle et de l'espace qu'ils occupent par rapport à lui-même et à sa propre position » (Borillo (1988, p. 15)) ; dans ce cas, ils appartiennent à la classe des *adjectifs évaluatifs non axiologiques* (Kerbrat-Orecchioni (1980)). Ces adjectifs peuvent avoir donc des *emplois objectifs* et des *emplois subjectifs*. Nous pouvons ainsi les classer sur une échelle des degrés d'objectivité et des degrés de subjectivité puisqu'ils sont *graduels* dans le sens où ils constituent un *continuum* entre l'axe d'objectivité et de subjectivité des adjectifs.

Nous proposons, dans cette recherche, d'étudier ces adjectifs sur les plans morphologique, syntaxique et sémantico-pragmatique afin de démontrer que l'adjectif de localisation n'est ni objectif, ni subjectif, mais possède différents degrés d'objectivité et différents degrés de subjectivité.

**Albina KUNIKEEVA**

**Université Åbo Akademi, Finlande**

**Des locutions composées avec les syntagmes « âme » et « esprit » en français et en russe - Petite introduction à la personnalité**

La conception de l'âme est au fondement de toute culture. Ainsi, au cours des siècles, philosophes et psychologues ont tenté de circonscrire une idée bien peu concrète, cherchant à comprendre ce qui anime le vivant, principe alors même d'immortalité. Aujourd'hui, dans nos sociétés marquées par le matérialisme et les succès des sciences et des techniques, l'idée d'« âme » apparaît comme démodée. Pourtant, le monde des sentiments, des émotions, des humeurs et des émotions restent encore rattaché anthropologiquement et linguistiquement au syntagme d'« âme ». En russe, les sentiments et les émotions relèvent d'un état d'« esprit » lié au terme même de душа (âme). En revanche, le français tend depuis le Siècle des Lumières à préférer l'usage du mot d'« esprit », là où le russe emploie plutôt celui de душа (âme). Or ces expériences sont justement considérées comme « spirituelles ».

Quelles sont les usages du terme d'âme/esprit en français et душа/дух en russe et comment témoignent-ils d'une communauté d'esprit et des divergences entre locuteurs latins et slaves ?

Dans chaque langue, il existe de nombreuses expressions employant le terme d'« âme », renvoyant à diverses expériences selon les cultures, notamment en fonction des confessions, tant orthodoxe que catholique.

Les emplois des termes, en français et en russe, se recourent parfois et se distinguent également. Ils expriment différentes catégories sémantiques divisées en groupes verbaux. En français et en russe, l'âme (se) manifeste (dans) certains sentiments et émotions (positives ou négatives), dans des actions (positives ou négatives), et dans des caractéristiques de la personne et personnalité etc. ; l'esprit témoigne plutôt en faveur de règles, de principes, de systèmes de représentation, comme pour *l'Esprit des Lois* de Montesquieu.

Mythologies, religiosité, arts usent de ces représentations de l'âme et de l'esprit de sorte que la langue reflète alors la culture populaire de ses usagers. Notre contribution met l'emphase sur l'étude contrastive entre l'usage des locutions russes et françaises employant les termes d' « âme » et d'« esprit ».

**Elisabeth MICHE**

**Universitat Pompeu Fabra, Barcelona**

**Le marqueur de subjectivité: *sans doute* et ses équivalents en espagnol**

En linguistique, la locution adverbiale *sans doute* appartient à la catégorie des adverbes épistémiques qui se réfère à l'opinion et à l'attitude du sujet parlant (le modus) vis-à-vis de ce qu'il dit (le dictum). Autrement dit, c'est la catégorie grammaticale et sémantique qui s'occupe de l'attitude et de l'opinion du sujet sur la vérité de ce qu'il dit en termes de probabilité (cf. González Vázquez, 2006 : 19).

Cette locution nous semble intéressante d'analyser pour au moins deux raisons. Du point de vue de la traduction il est intéressant de voir que deux formes semblables *sans doute* (français) et *sin duda* (espagnol) n'ont pas le même sens dans ces deux langues. Alors qu'en français il exprime une plus ou moins grande *probabilité* en fonction du contexte, en espagnol, ce marqueur exprime la *certitude* du sujet parlant vis-à-vis de la vérité de ce qu'il dit. Du point de vue de l'information qu'elles véhiculent, ces locutions

montrent l'interaction qui existe entre l'épistémicité, la subjectivité et l'évidentialité (la source du savoir).

Nous décrirons essentiellement les instructions sémantiques et pragmatiques du marqueur français et le type de connaissance auquel il renvoie afin de le distinguer de *sin duda*. Notre corpus provient d'internet et de la littérature française. Tous les exemples analysés sont authentiques. Afin d'observer ses emplois, nous analyserons différentes modalités du discours: affirmative, négative, interrogative, ainsi les structures monologiques et dialogales.

Nous partons du postulat une analyse purement logique se révèle inefficace pour expliquer les différents usages de ces locutions. La valeur logico-sémantique des modaux en passant par le sujet parlant se transforme en une opération énonciative qui affecte l'acte de langage. L'aspect énonciatif consiste en effets polyphoniques qui dépendent de l'élection d'un point de vue. Le sujet parlant juge comme certain, probable, sûr ou douteux les faits communiqués, apportant ainsi une force illocutoire à son énoncé et jouant à se distancier ou à s'associer avec les différentes voix qu'il convoque dans les énoncés moyennant chacune des marques modales.

**Bérengère MORICHEAU-AIRAUD**

**Université de Pau et des Pays de l'Adour, France**

#### **Le style comme 'subjectivation'**

Par différence avec une présence discontinue de procédés stylistiques, le style est reconnu désormais comme un système englobant d'où naît un sentiment de singularité, et la notion d'énonciation s'impose pour penser son articulation avec le plan de la langue: le style est l'inscription de l'énonciation dans cette dernière, en tant qu'appropriation de cette langue à disposition de tous, et en tant que résultant d'un jeu avec l'ensemble des déterminations à l'œuvre lors de toute énonciation, au nombre desquelles se trouvent les hétérogénéités constitutives du sujet de l'énonciation. Nous proposons le terme de « subjectivation » pour désigner cette mise en présence du sujet dans son dire: la cristallisation complexe et dynamique des divers éléments intrinsèques ou extrinsèques au fait d'énonciation d'où il s'origine. La racine de « subjectivation » renvoie au sujet du dire ainsi cristallisé: non pas une figure rattachée, à un quelconque degré, à une problématique d'affectivité, relativisant un certain sens de la subjectivité, mais l'entité énonciative qui se réalise dans et par la langue, destinée à recevoir et à être caractérisée par sa construction dans et par l'énonciation. Quant au suffixe de « subjectivation », il souligne qu'il s'agit d'un procès, au sens de processus, écartant la traditionnelle dichotomie fond / forme ou la conception d'un style figé une fois pour toutes, pour accueillir l'idée d'un sujet qui explore et s'explore (si ce n'est exploré) par elle, et envisager cette « subjectivation » comme une co-énonciation avec cet autre sujet qu'est le récepteur.

**Lidija OREŠKOVIĆ DVORSKI**  
**Université de Zagreb, Croatie**

### **Expressivité du discours scientifique**

Le discours scientifique (écrit) est un type de discours auquel on attribue de nombreuses qualités telles que l'objectivité, la précision, la clarté, la monosémie, la concision, la logique, la progression, le caractère abstrait, etc. Bien que le discours scientifique soit caractérisé par une absence complète de subjectivité et d'affectivité, rien n'empêche les auteurs d'utiliser une gamme d'outils langagiers qui contribuent à l'expressivité de leurs textes scientifiques. Cette expressivité se manifeste par l'emploi de différents outils : expressions anaphoriques, parallélismes, questions rhétoriques ou figures de style (Silić 2006). En plus, l'emploi fréquent de connecteurs et de certains signes de ponctuation, assurant le ton polémique des textes scientifiques, contribuent d'une certaine manière à l'expressivité globale du texte.

Etant donné que les disciplines scientifiques se distinguent les unes des autres, non seulement par l'objet de leur étude, mais également par leur manière d'écrire (Hyland 2000), nous restreindrons notre étude aux articles qui proviennent de la même discipline et du même champ scientifiques. Le but de cet article sera d'analyser les textes scientifiques écrits en français, appartenant au même champ scientifique (la philologie), afin de déterminer le degré d'expressivité ainsi que les procédés expressifs utilisés dans les textes analysés. Les procédés utilisés dans les textes choisis seront décrits et classifiés selon leurs traits caractéristiques et fréquence d'emploi.

**Elvira OROIAN, Elena VELESCU**

**Université des Sciences Agricoles et Médecine Vétérinaire, Cluj-Napoca, Roumanie**

### **L'expression de l'affectivité et de la subjectivité dans le langage par le biais de la référence déictique, anaphorique et cataphorique**

La relation qui existe entre l'affectivité, la subjectivité et le langage a été traitée par beaucoup de philosophes, psychologues et linguistes. En accréditant l'idée de Benveniste (1966) que la subjectivité est la capacité du locuteur à se poser comme sujet, il en résulte que la subjectivité et le langage sont intimement liés. On ne peut user donc du langage sans employer les déictiques et les autres marques qui se définissent toujours par rapport à l'instance de l'énonciation.

Notre article précisera la différence qui existe entre la référence anaphorique et déictique pour exprimer l'affectivité et la subjectivité dans le langage implicitement la différence entre le discours et le récit.

Le discours se déroule dans le champ déictique; on y retrouve le pronom personnel de la première personne de l'énonciateur et le pronom personnel de la deuxième personne de l'allocutaire, les déictiques temporels et les verbes au présent marquant le moment de l'énonciation. Par contre le récit est en totale rupture avec l'actualité de l'énonciateur, il contient donc des anaphoriques (le pronom personnel de la troisième personne) des verbes à l'imparfait. Il s'agit ici d'une subjectivité cachée, car le narrateur retranché derrière ses personnages s'applique à emprunter leur regard et leurs pensées.

La référence cataphorique, quant à elle, intervient assez rarement dans l'expression de l'affectivité et de la subjectivité. Dans le cas du langage non verbal, pour exprimer des sentiments, les adverbes et les locutions adverbiales sont typiques pour la position de cataphorique et les didascalies apparaissent comme subséquent.

**Bogdanka PAVELIN LEŠIĆ, Marija SPAJIĆ**  
**Université de Zagreb, Croatie**

**P. Guberina et Ch. Bally: une vision globalisante et dynamique du langage**

L'être communicant n'est pas une machine à penser. Il s'agit d'abord d'un être doté de sensibilité, d'une perception des sens et de sentiments sans lesquels il n'y a ni parole ni cognition.

La langue parlée constitue le domaine que privilégient Charles Bally et Petar Guberina. Bally et Guberina s'ouvrent tous deux à la pluridisciplinarité. Tous deux mettent en valeur l'oralité des phénomènes discursifs et la synergie entre l'affectif, le cognitif et la réalité dans l'expression. En étudiant la manière dont les faits de langue se transforment en faits de style, ils anticipent les recherches énonciatives, pragmatiques et cognitives des faits du langage.

Nous nous proposons de présenter les points communs ainsi que les points de divergence entre la pensée de ces deux chercheurs. Petar Guberina est l'un des rares linguistes à reconnaître ouvertement avoir puisé son inspiration dans l'enseignement de Charles Bally. Cependant, il s'agit de deux chercheurs dont les œuvres respectives sont marquées d'emprunts personnels tout à fait particuliers et originaux. L'affectivité est un thème central dans l'œuvre des deux chercheurs car elle est primordiale à la naissance du langage, à son développement et à l'étude des faits du langage organisés au point de vue de leur contenu affectif. C'est par le biais de l'affectivité que l'on exerce le choix des formes langagières compréhensibles à une société donnée dans une situation concrète.

La mise en valeur de l'affectivité et l'intérêt pour les faits de style les amènent à anticiper/annoncer des sujets tels que la subjectivité dans le langage, les phénomènes de l'énonciation, la problématique de la multimodalité de la parole et de la pluridimensionnalité sémantico-pragmatique du contenu, ainsi que l'étude de la langue dans son usage quotidien.

**Gregor PERKO**

**Faculté des Lettres, Ljubljana, Slovénie**

**Les constructions « verbe de perception + infinitif » et la subjectivation**

Ma communication étudiera des emplois qu'ont développés certains verbes de perception (essentiellement (*se*) *voir*, (*s'*)*entendre*, (*se*) *sentir*) suivis d'un infinitif susceptible d'avoir son propre sujet, différent de celui du verbe principal.

(1) Les malades ont senti leurs vertèbres se déplacer.

(2) Il s'est entendu répondre : « J'apprends la patience. »

Ces emplois sont le plus souvent considérés comme des phénomènes de désémantisation, de délexicalisation ou de grammaticalisation. Je proposerai une analyse en termes de subjectivation (ou subjectification). Cette notion, telle qu'elle a été élaborée par R. W. Langacker, désigne une extension sémantique menant d'une conception objective d'une entité à une conception plus subjective. Ce changement est le résultat d'une modification de la perspective sous laquelle est construit l'objet de la conceptualisation. Dans l'exemple (3), la valeur de futur de la construction *voir baisser* résulte de la présence dans l'objet de la conceptualisation d'éléments propres au sujet de la conceptualisation et au processus de conceptualisation : projection du conceptualisateur dans le futur.

(3) Bruxelles veut voir baisser les prix des communications à l'étranger.

Une attention particulière sera accordée aux phénomènes de diathèse qui vont de pair avec l'atténuation du contrôle exercé par le sujet du verbe de perception et la variation dans la dynamique des forces « incarnées » par les arguments des deux verbes de la construction.

(4) Il a vu l'avion décoller normalement sur la piste.

(5) Apple a vu ses chiffres s'envoler au 4<sup>e</sup> trimestre.

(6) Cette année a vu le rythme des réunions augmenter significativement.

**Ida RAFFAELLI, Jurica POLANČEC**

**Université de Zagreb, Croatie**

### **Les constructions transitives en français et en croate: l'exemple des verbes de mouvement**

La présente contribution propose une étude contrastive français-croate, adossée à un modèle interprétatif syntaxique et en même temps sémantique, partant de l'idée que la transitivité n'est pas uniquement un phénomène grammatical (syntaxique), mais également un phénomène sémantique et déterminé par le discours (Hopper et Thompson, 1980 ; Desclés, 1990, van Valin et La Polla, 1997; Givón, 1984, François, 2003, Goldberg, 2005). La position théorique qui lie les linguistes cités est fondée sur le fait qu'ils déterminent la transitivité autant qu'une catégorie graduelle. C'est ainsi que Goldberg (2005:118) propose la distinction des langues selon la manière et la possibilité d'étendre des constructions transitives des exemples typiques aux exemples moins typiques. Quoique partant des positions théoriques différentes, les linguistes s'accordent sur l'existence de la construction transitive dite typique sur le plan sémantique [proto-Acteur proto-Patient] que nous reprenons à Goldberg (2005: 117). La construction transitive typique envisage l'existence de l'Acteur dont l'activité intentionnelle est orientée vers le Patient qui subit l'action effectuée par l'Acteur et représente le résultat de cette action. Ainsi, les énoncés tels que *Marc écrit une lettre* ou *Pierre a cassé la fenêtre* correspondent à la construction transitive dite typique où le sujet et l'objet direct sont conformes aux rôles sémantiques de proto-Agent et proto-Patient.

L'analyse contrastive entre les deux langues se penche sur les constructions transitives des verbes de mouvement. Le français connaît des verbes de mouvement qui même dans leur sens prototypique (désignant le mouvement de l'Acteur) apparaissent dans des constructions transitives. Tels sont entre autres: *descendre, monter, courir, parcourir, franchir, traverser, passer*. Ce sont des verbes dont l'objet syntaxique est très éloigné du rôle du proto-Patient. Ainsi, dans les énoncés tels que : *Marie descend/monte les escaliers, Pierre court les rues, Jacques traverse la rivière* l'objet direct syntaxique désigne le Parcours dont le passage est complètement fini, plutôt conçu comme Point du trajet, désignant l'objet entièrement affecté par l'action de l'Acteur : [proto-Acteur **aller'** Parcours (Point)]. A notre avis il faut distinguer cette classe verbale de la classe des verbes que constituent les verbes tels que *sortir* ou *entrer*. Ces deux verbes n'apparaissent pas dans la construction transitive proposée [proto-Acteur **aller'** Parcours (Point)] : *\*Jean sort/entre la maison*. La raison pour laquelle cette construction transitive est impossible est purement sémantique. Les deux verbes mettent en accent dans leur sémantisme le Cible du trajet conçu comme Conteneur vers lequel le trajet est orienté et pas le Parcours traversé conçu comme Point du trajet. Par contre, les deux classes verbales partagent l'existence de la construction transitive [proto-Acteur **'causer' [changement de location] Patient (affecté)**] réalisée dans les énoncés tels

que : *Jacques descend la valise du grenier, Pierre sort la voiture du garage* etc. Dans ces énoncés, l'objet direct est affecté par l'action de l'Acteur subissant le changement de location. Il est plus proche du proto-Patient que les objets directs précédents.

Les énoncés français mentionnés renvoient à des énoncés croates qui emploient des verbes différents dans de telles constructions et suscite ainsi des constatations intéressantes concernant la conception du mouvement dans l'espace. Ainsi, l'énoncé *Marie descend/ monte les escaliers* ne renvoie à aucun énoncé croate qui pourrait être conçu comme équivalent. Quoique cet énoncé soit souvent traduit par l'énoncé tel que *Marija se spušta/penje stubama*, la conception du mouvement dans l'espace est différente. L'emploi croate de l'instrumental renvoie simultanément au Moyen du mouvement et au trajet directionnel (voir Belaj, 2008). Donc, l'énoncé croate à construction intransitive n'équivaut pas l'énoncé français à construction transitive. Les énoncés croate aux verbes *spuštati se/penjati se* correspondent plutôt aux énoncés *Marie descend/monte par les escaliers* puisque la préposition *par* renvoie au Moyen par lequel le trajet se déroule. C'est la raison pour laquelle un énoncé tel que *Marie descend/monte par l'ascenseur* est syntaxiquement et sémantiquement acceptable, tandis que *\*Marie descend/monte l'ascenseur* ne l'est pas puisque 'l'ascenseur' est conçu uniquement comme Moyen et jamais comme Parcours.

Ainsi, nous proposons deux classes de verbes français de mouvement à la construction transitive. La première classe est constituée des verbes de mouvement à l'opérateur 'causer' tels que *sortir, descendre, monter, entrer*. La deuxième classe est composée des verbes uniquement à l'objet direct conçu comme Parcours (Point) du trajet. Comme nous le démontrerons, les verbes croates qui fonctionnent comme équivalents diffèrent en ce qui concerne les verbes dans les deux classes.

**Nina RENDULIĆ**

**Université d'Orléans**

**« Et puis je me suis dit tu as fait un choix bah faut l'assumer » : le discours rapporté auto-adressé entre le faux monologue et l'interaction effective**

Cette communication s'inscrit dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur le discours rapporté (DR) – phénomène occupant une place importante dans les recherches linguistiques actuelles – dans les interactions orales en français contemporain<sup>1</sup>. Parmi les formes du DR, qui ne se limite pas à des rapports des énoncés antérieurs des tierces personnes, cette étude se propose d'analyser le DR auto-adressé à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier (je+me+/dire/+(que)+X) dont le fonctionnement en tant que marque de subjectivité dans les interactions orales mérite qu'on s'y attarde.

<sup>1</sup> L'étude s'appuie sur le corpus d'entretiens ESLO (Etude sociolinguistique à Orléans), l'un des plus grands corpus du français oral contemporain, en cours de constitution et dont la diffusion est prévue par le Laboratoire ligérien de linguistique de l'Université d'Orléans dans les mois à venir

Pour ce faire, on commencera par examiner les marques formelles du DR auto-adressé, en particulier les temps verbaux, les pronoms personnels et le contexte syntaxique. Cette première analyse permettra de relever les stratégies discursives avancées par des DR auto-adressés.

Il est évident qu'un DR auto-adressé est véritablement adressé aux interlocuteurs dans la situation de communication. Cependant, le locuteur effectif se voit accorder, dans la séquence d'introduction (je+me+/dire/), le double rôle du locuteur(L) et de

l'interlocuteur(I), se confondant ainsi dans un faux monologue intérieur. Vu que la confusion L-I ne va pas de soi, il importe de savoir comment l'interlocuteur effectif réagit à ces DR auto-adressés pour enchaîner et (co-)construire la conversation. Le type de stratégie discursive mis en place par le DR auto-adressé est en lien étroit avec le rôle que L laisse à I effectif, et qui diffère peu du simple témoin ou juge. Qu'il s'agisse de la mise en scène d'une parole actuelle ou de l'actualisation d'un récit, les DR auto-adressés, ces « faux monologues intérieurs », révèlent une stratégie d'implication subjective du locuteur, qui est d'autant plus marquée que le rôle de l'interlocuteur est important.

**Sirine SAADANI**

**Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse, Tunisie**

### **Etude énonciative des adjectifs d'identité**

Cette proposition tente d'étudier, dans un premier temps, l'aspect *objectif vs subjectif* du rapport comparatif établi par les adjectifs *pareil, semblable, comparable* et *analogue*. L'approche énonciative (Cf. Orecchioni (1980), Cervoni (1987), Nølke (1993)) montre que *semblable, pareil, similaire, analogue* et *comparable* peuvent être modalisés par des adverbes appréciatifs et sont introduits par des verbes qui expriment le jugement du locuteur. D'autres indices textuels tels que l'intensification montrent que ce genre de rapport comparatif instauré par les adjectifs d'identité est perçu à travers le regard du locuteur :

(1) *Il était tout déconcerté de la trouver si peu semblable à la Dora qui flottait devant ses yeux.* (Vialatte A, *Les Fruits du Congo*, 1951, p. 206).

Nous étudions, dans un deuxième temps, les propriétés énonciatives des adjectifs d'identité en emploi anaphorique. L'examen du corpus montre que les adjectifs *pareil, semblable, comparable* et *analogue* permettent une reprise subjective de l'antécédent. Cette hypothèse est vérifiée à travers l'étude de la valeur affective et intensive que peuvent prendre ces adjectifs en emploi anaphorique :

(2) *Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté.* [autant de malheur]. (Cottin, (1805), *Mathilde*, Frantext)

(3) *Enlevez cette vision, directeur, enlevez ce tableau regrettable ! Nous n'avons pas payé notre place pour voir semblable chose ! [une chose aussi horrible].* (Prévert, J. (1951), *Spectacle*, p. 302, Frantext)

**Maria-Alexandrina TOMOIAGA**

**Université de médecine et pharmacie « Iuliu Hatieganu » Cluj-Napoca, Roumanie**

### **La métaphore médicale de la vie quotidienne**

Notre approche sur la métaphore médicale dans le langage quotidien a comme cadre théorique la linguistique intégrale fondée par Eugenio Coseriu. Dans ce cadre conceptuel, l'objet d'étude, le langage, est une activité cognitive, ayant comme universaux la créativité, la sémantité, et l'altérité. La conception coserienne sur la création métaphorique est l'illustration essentielle du principe universel primaire de la créativité. La métaphore prend naissance dans le processus de désignation, ayant le rôle d'orienter un signifié virtuel, linguistique, vers un signifié réel, extralinguistique, à travers une certaine langue déterminée historiquement, *i.e.* la langue française.

La présence de la métaphore dans le domaine médical courant assure un élément important qui renvoie à la subjectivité et à l'affectivité. Les exemples de métaphores de la vie quotidienne, « Le fluor, votre allié contre les caries », « Quand le diabète attaque votre libido ! », « Seule l'identification des différents virus menaçant l'homme permet de mettre en œuvre les mesures de prévention adéquate », « Face à ce virus changeant, la meilleure arme reste le vaccin antigrippal » et beaucoup d'autres soulignent du point de vue affectif la peur de la maladie ressentie par le patient. Le non-spécialiste a, vis-à-vis de la maladie, des opinions subjectives qui sont visibles dans les expressions métaphoriques, qui prouvent la vision des êtres humains sur tout ce qui peut nuire à la santé, en termes de guerre.

**Francis YAICHE**

**Paris V René Descartes, France**

**Ghislaine ROLLAND-LOZACHMEUR**

**Université de Brest, France**

**Analyse croisée, sémiotique et énonciative, de la subjectivité dans les textes de la petite annonce du « cœur ».**

Malgré divorces et célibat en hausse dans nos sociétés, le mythe du partenaire idéal habite toujours l'inconscient collectif. Il s'agit toujours de retrouver « l'autre moitié » telle que l'avait définie Platon dans le Banquet, pour recomposer l'androgynie primordial, l'être entier.

A l'heure des grands moyens technologiques de communication, il s'agit d'observer comment se passe le moment de la rencontre, comment des milliers d'histoires d'amour s'écrivent notamment par le recours à la petite annonce du cœur diffusée dans les journaux et sur les sites Internet.

Dans cette communication nous nous demanderons comment le locuteur investit sa subjectivité dans ces scénarios que sont les petites annonces, qui le mettent en scène, lui-même, au fil des mots qu'il utilise avec son histoire personnelle, mais aussi son partenaire espéré ; comment le langage (mots subjectifs, marques énonciatives) permet au linguiste d'explorer le champ de l'affectivité ainsi exposé anonymement dans cette rubrique du journal.

Nous proposerons une analyse croisée, énonciative et sémiotique, exercée à deux voix : D'une part, l'analyse énonciative et lexicale des dénominations, dans la veine héritée de C. Bally, E. Benveniste, D. Maingueneau et A. Rabatel : ADF (Analyse de discours française) : Par quels mots se présente-t-on, avec quelle part de conformisme social, d'adhésion ou non à la « normalité » inhérente à ce genre ? Quels traits prête-t-on à l'autre, ce partenaire idéal ?

D'autre part, l'analyse sémiotique sur la question de l'auctorialité de soi au travers des pitchs que sont les P.A.

**Jaouad ZERRAD**

**Ecole Nationale de Commerce et de Gestion – (ENCG) SETTAT- Maroc**

**Le lexique de la correspondance commerciale en français entre conservatisme et créativité**

La communication interne de l'entreprise est une partie prenante des pratiques managériales. L'efficacité des modèles retenus à ce sujet est indéniable. L'appréciation de la pertinence des outils est tributaire de la pertinence du contenant et du contenu. Des outils et des méthodes de rédaction sont choisis en termes d'affinement des règles et codes, de meilleure définition des mots, bref un lexique qui répond aux exigences de l'impartialité et du contexte où il se produit. Un lexique qui garantit aux outils de communication interne son identité sans présupposition.

Dans un contexte où l'entreprise fait face à plusieurs changements liés essentiellement à la concurrence rude, à l'évolution technologique et aux impératifs de coût et de qualité, les dirigeants sont appelés à revoir leurs stratégies de communication, à s'interroger constamment sur les possibilités d'amélioration des écrits internes. Il y a lieu donc de préciser que la qualité de rédaction du courrier interne conditionne en profondeur le travail et la performance au travail. Par extension, nous dirons qu'il est classé sous deux catégories : l'objectif et le subjectif. Le lexique de l'écrit professionnel interne porte des marques de subjectivités sous-jacentes qui dévoilent une implication « personnalisée » de la source émettrice. Il n'est donc pas rationnel dans l'absolu. Il est d'usage d'utiliser un lexique invariable à dénotation référentielle dont l'objectif est l'information, c'est le sens littéral.

Notre contribution vise à établir un diagnostic du lexique utilisé dans l'écrit professionnel afin d'en déterminer les principales lois de rédaction à la fois objective et subjective. Nous procéderons par une analyse d'un ensemble de modèles de rédaction interne dans les entreprises afin de formuler des conclusions généralisables et l'appréhender dans sa double dimension objective et/ou subjective.

## Section Activité traduisante

**Haneen ABUDAYEH**

**Université de Jordanie, Amman**

### **Le « moi » du traducteur dans la communication de l'émotion**

En période de guerre et d'affrontement, chaque nation raconte l'histoire d'un seul point de vue, le sien, qu'elle considère comme la seule vision juste de la situation. Les héros des uns deviennent alors les ennemis des autres. Dans cette communication, nous allons montrer le rôle que peut jouer la traduction en période conflictuelle et la posture qu'adopte le traducteur quand il fait partie de l'un des deux camps belligérants. Partant du postulat selon lequel le traducteur, issu d'une culture qui façonne les éléments constitutifs de son bagage cognitif y compris ses réactions émotionnelles, ne peut pas rester insensible à la lecture du texte se rapportant à un conflit qu'il vit au quotidien, nous nous efforçons de mettre en lumière les traces de la matérialisation des émotions du traducteur dans le texte traduit et de celles qu'il veut faire ressentir chez le public récepteur. A partir d'une analyse d'exemples tirés du livre *Hussein de Jordanie : Ma « Guerre » avec Israël* et de sa traduction arabe, nous étudierons comment le traducteur arabe, dans le but de susciter l'émoi du public arabe et de renforcer sa solidarité, peut jouer consciemment ou inconsciemment sur le registre des passions pour victimiser et glorifier le soi, et diaboliser l'autre.

**Liliana ALIC**

**Université Transilvania de Brasov, Roumanie**

### **Valeur évaluative des déterminants adjectivaux et son transfert du français vers le roumain**

Selon Catherine Kerbrat Orecchioni (1980 :70), « Toute unité lexicale est, en un sens, subjective ». Cette subjectivité se fait remarquer au niveau de l'adjectif en tant que déterminant nominal et le transfert de ses marques (d'appréciation ou de dépréciation) d'une langue à l'autre se fait parfois en totalité, parfois partiellement. Cela dépend des moyens dont dispose chaque langue naturelle, car nous savons que chaque langue segmente la réalité extralinguistique d'une manière propre. Pour ne rien perdre pendant le transfert d'une langue à l'autre, nous devons tenir compte, entre autres, de l'ampleur du syntagme déterminé. Nous nous proposons d'étudier tous ces faits de langue pendant le transfert de sens du français vers le roumain. Le corpus d'étude sera constitué de communiqués de presse qui se trouvent sur le site Internet du Parlement européen. Malgré leur appartenance à la grande famille des langues romanes, le français et le roumain divergent dans bien des situations. Certains adjectifs ont la même valeur appréciative dans les deux langues ( *la montée impressionnante de la Chine, l'énorme soutien au Parlement, bonnes méthodes de travail, une précision totale) ou dépréciative (*ventes agressives, une action cruciale en Syrie, un dommage irréversible, situation préoccupante, remarques négatives). Ce qui nous préoccupe particulièrement c'est l'impossibilité de faire un transfert direct d'une langue à l'autre. Il faut souvent trouver des stratégies de compensation en langue cible pour récupérer les marque de subjectivité perdues. Parfois les marques se déplacent au niveau du**

substantif /syntagme/collocation déterminé(e), parfois le traducteur y renonce carrément.

**Raluca-Nicoleta BALATCHI**

**Université „Stefan cel Mare”, Suceava, Roumanie**

### **Les subjectivèmes en traduction**

La traduction des marqueurs de subjectivité compte parmi les défis essentiels du processus complexe de transfert d'une oeuvre littéraire dans une langue étrangère. Leur traduction devient d'autant plus problématique si l'on regarde la langue source et la langue cible comme des langues-cultures, tel que le voulait Meschonnic. Notre communication se constitue dans une étude sur corpus des principales difficultés de traduction des deux grandes séries de subjectivèmes: déictiques et axiologiques, dans le cadre théorique de la critique des traductions. Le corpus de travail sera constitué par des extraits de textes littéraires traduits de français en roumain, qui ont été soumis au processus de retraduction dans le temps. La question de la subjectivité en traduction sera ainsi envisagée d'un point de vue double: d'une part nous formulerons des conclusions sur les particularités de traduction de ces unités avec un fonctionnement sémantico-pragmatique spécial, autant en diachronie qu'en synchronie (ce qui est intéressant par exemple pour les déictiques personnels dans l'expression de la politesse) et d'autre part sur l'importance de la subjectivité du traducteur dans l'acte traductif.

**Eugenia ENACHE**

**Université « Petru Maior », Tg. Mures ; Roumanie**

### **Panaït Istrati auteur et (auto)traducteur**

Le traducteur n'est qu'un porte-parole de l'auteur, un pur relais qui ré-énonce le texte dans une autre langue, et qui, d'ordinaire, s'efface et ne laisse aucune marque énonciative propre. Parfois la traduction est réalisée par l'auteur même du texte original et alors le problème qui se pose est celui de la relation de la traduction avec l'oeuvre originale et, notamment, de l'expérience de la langue cible et la langue source.

Le travail comparatif bilingue que nous envisageons porte sur l'oeuvre de Panaït Istrati, *Kyra Kyralina / Chira Chiralina*. L'auteur s'était trouvé dans la situation de traduire en langue maternelle ce qu'il avait construit et écrit en français, langue apprise par les lectures des classiques français. Respecter, dans les deux textes, la singularité d'une parole c'est une tâche assez difficile car traduire signifie non seulement rendre le sens d'une expression mais aussi reconstruire un monde.

L'analyse a en vue d'examiner le degré de fidélité à mettre en évidence une situation culturelle spécifique, à restituer la couleur locale et l'intention de l'auteur/traducteur Istrati. Il nous semble intéressant d'observer le niveau linguistique, le niveau dénotatif, le découpage ou la fragmentation des expressions, des unités phraséologiques et syntagmatiques dans les deux langues, les choix de l'auteur-traducteur afin de rendre le rythme, la tonalité et le même degré d'accentuation d'une idée, d'une attitude ou bien d'un sentiment.

**Daniela HĂISAN**

**Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie**

**Traduire l'affectivité en roumain et en anglais : le cas de Maupassant**

À partir d'un corpus de récits courts de Guy de Maupassant (notamment *Mots d'amour*, *Le baiser*, 1882 ; *La Parure*, *Le baptême*, 1884 ; *Amour*, 1886) et leurs traductions en roumain et en anglais, nous allons réfléchir sur l'expression de l'affectivité dans la phrase maupassantienne (lexique, syntaxe, rythme, etc.) ainsi qu'inventorier les stratégies de compensation dans les deux langues-cible. Notre analyse portera aussi sur le poids de l'affection dans l'activité traduisante. Suggérée par Irina Mavrodin dans sa théorie des « pulsions corporelles » (*Despre traducere. Literal și în toate sensurile*, 2006) et développée par Douglas Robinson dans une « idéo-/idiosomatique » (*The Translator's Turn*, 1991), l'idée que faire la critique d'une traduction suppose, tout comme traduire d'ailleurs, de l'instinct, du goût, de l'affinité, finalement de l'affection, devient d'autant plus évidente lorsqu'il s'agit de traduire la subjectivité.

**Vanda MIKSIC**

**Université de Zadar, Croatie**

**L'inscription de la subjectivité traduisante, ou comment rendre en croate la contrainte d'une suite alphabétique française (MNOPQRS).**

**Analyse d'un chapitre de *La Disparition* par Georges Perec**

Poursuivant nos recherches traductologiques sur le très exigeant roman de Georges Perec, *La Disparition* (1969), nous nous proposons d'analyser les contraintes formelles qui, dans le chapitre 22 dudit ouvrage, imposent au traducteur des stratégies et des choix précis. En l'occurrence, Perec bâtit une histoire d'assassinat de six frères par leur frère cadet sur plusieurs jeux formels – alphabétiques, homophoniques, polysémiques, etc. – qui, tous ensemble, concourent à la création du sens et des effets poétiques, et qui sont extrêmement difficiles à rendre dans une traduction. Partant de la prémisse formulée par Henri Meschonnic (1973, 1999) selon laquelle on traduit le texte en tant que discours, et non pas en tant que langue, et rejoignant la réflexion de Jacqueline Henri sur la traduction des jeux de mots (2003), nous examinerons, par le biais d'une traduction possible, les niveaux de l'inscription de la subjectivité traduisante dans le texte, subjectivité qui, au fond, relève d'une poétique du traduire propre.

**Jacqueline OVEN**

**Université de Ljubljana, Filozofska fakulteta, Slovénie**

**La subjectivité dans le langage – cas de certaines particules slovènes et de leurs équivalents français**

La présente contribution s'inscrit dans le cadre d'une étude contrastive sur un des nombreux moyens linguistiques permettant d'exprimer la subjectivité en slovène, à savoir les particules, et ceux privilégiés par le français, à savoir les adverbes de phrase. Nous examinerons à cet effet le fonctionnement de certaines des particules slovènes présentant ces caractéristiques (*tudi*, *celo*, *predvsem*, *samo*, *še* et *že*) et celui de leurs équivalents français les plus fréquents (*aussi*, *même*, *surtout*, *seulement*, *encore* et *toujours*). Nous nous proposerons d'abord, à partir d'un corpus écrit constitué d'oeuvres littéraires contemporaines (slovènes et françaises ainsi que leurs traductions

respectives), de définir les caractéristiques sémantiques, syntaxiques et pragmatiques des particules slovènes. Nous procéderons ensuite à une comparaison avec le fonctionnement de leurs équivalents français pour en extraire les similitudes et surtout les divergences sur le plan sémantique, syntaxique et pragmatique. En nous appuyant sur ces divergences, nous mettrons enfin en évidence des considérations d'ordre plus général quant au fonctionnement des deux systèmes linguistiques slovène et français (comme par exemple le statut de la répétition : redondance en français vs renforcement de la cohésion/cohérence en slovène), pour aboutir à une réflexion sur un éventuel parallélisme, voire une interaction, entre mode de pensée et langue.

**Mojca SCHLAMBERGER BREZAR**

**Université de Ljubljana, Filozofska fakulteta, Slovénie**

**Le marqueur discursif et connecteur mais dans les traductions vers le slovène -  
le choix subjectif des traducteurs ou décision arbitraire ?**

Le marqueur discursif *mais* est un des marqueurs discursifs ou connecteurs le plus fréquemment utilisés en français. Son analyse dans le corpus parallèle bilingue français-slovène SPOOK nous permet de voir quelles sont d'abord ses valeurs en français et puis les choix des traducteurs des variantes en traduction vers le slovène. Sur les 2500 exemples repérés, il y a une multitude des connecteurs slovènes qui entrent en jeu comme variantes de traduction de *mais*.

Quelles sont les sources de cette diversité? Le choix des variantes traductionnelles est-il influencé par les dictionnaires, par le processus d'apprentissage de la langue maternelle ou étrangère, par l'acceptation de la norme commune ou bien est-il tout simplement subjectif, dépendant de la volonté du traducteur d'utiliser un certain connecteur et pas un autre ?

En analysant les variantes du connecteur *mais* dans les traductions vers le slovène, nous essayerons de démontrer le poids de la subjectivité des traducteurs dans le choix des connecteurs slovènes qui à leur tour présentent l'équivalence de *mais* en slovène et trancher entre le choix subjectif ou objectif du traducteur.

**Sonia VAUPOT**

**Université de Ljubljana, Filozofska fakulteta, Slovénie**

**L'énonciation dans les discours politiques français et slovènes**

Notre communication orale se donne pour objet d'analyser le fonctionnement des formes linguistiques et extralinguistiques de la subjectivité dans les discours politiques et leur transfert. Nous proposons ainsi de nous pencher sur la problématique de l'énonciation et plus spécifiquement l'ensemble des manifestations de subjectivité dans le discours politique. Les outils d'analyse et les concepts employés sont principalement empruntés à la linguistique. Notre analyse portera sur un corpus de discours politiques. L'objet de l'étude visera à analyser, entre autres, l'implicite et l'explicite subjectif sans lever le voile sur les ambiguïtés qui pèsent sur les notions de subjectivité et d'objectivité. Nous supposons en effet que la subjectivité est omniprésente dans les discours politiques et apparaît par le biais de l'énonciation en général et plus particulièrement par l'usage notamment d'embrayeurs et autres parties du discours (substantifs, adjectifs, verbes, etc.). Ainsi, tout en structurant cet ensemble afin de lui donner une

cohérence théorique, nous tenterons, d'une part, d'appréhender les mécanismes de subjectivité d'un discours qui peut entretenir l'illusion d'objectivité auprès des citoyens. D'autre part, l'examen des discours politiques nous permettra, grâce à la richesse de ses moyens d'expression verbale et non verbale, explicite et implicite, d'anticiper sur les difficultés de traduire un tel type de discours, à savoir les écueils relatifs à la traduction des marques de l'énonciation.

## Section Littérature

**Antić Varja BALŽALORSKY**

**Université de Ljubljana, Faculté des Arts**

### **Subjectivité et affectivité dans le poème**

La communication abordera l'articulation la subjectivité et de l'affectivité dans le poème, question qui a préoccupé, on le sait, la majorité des théories de la poésie dans l'histoire. Il s'agira de rapprocher deux perspectives théoriques qui, de loin, paraissent très divergentes.

Dans un premier temps, nous allons traiter de la poétique du discours d'Henri Meschonnic en exposant sommairement ses notions-clés et présenter les apports cruciaux du travail de Meschonnic inspiré par la théorie du discours d'Émile Benveniste.

Nous passerons ensuite à la question de la subjectivité et de l'affectivité dans le poème du point de vue des certaines théories dites non-égologique du sujet (de F. Schleiermacher, de Novalis, de F. Hölderlin, de J.-P. Sartre) synthétisées par M. Frank.

Dans la théorie de Schleiermacher, l'individu est irréductiblement lié au langage structuré, lui, de la même manière que l'individu, c'est-à-dire par la dynamique incessante de deux types de conscience de soi, préréflexif (ou affectif) et réflexif. Dans un énoncé, la conscience préréflexive s'articule par ce que Schleiermacher appelle « style ». Englobé dans l'*energeia* de l'énonciation selon Schleiermacher, il nous semble que le style peut être rapproché du système sémantique d'Émile Benveniste, mais aussi de la conception spécifique du rythme chez Meschonnic.

Après une mise en parallèle de ces deux perspectives, nous tenterons de proposer les possibilités de leur synthèse en introduisant trois modes subjectifs qui président à la configuration subjective du texte poétique tout en supposant l'absence de hiérarchie au niveau du système discursif: le mode réflexif, le mode préréflexif ou affectif et le mode corporel.

**Krisztián BENE**

**Université de Pécs, Faculté des Lettres**

### **L'affectivité dans les récits autobiographiques des volontaires français de l'armée allemande**

L'engagement et l'histoire des volontaires français dans les forces armées allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale sont des faits pratiquement inconnus pour le grand public (et évidemment peu traité dans l'historiographie française). Les survivants de ces formations militaires ont nous laissé une littérature de mémoires abondante qui constitue une source importante pour la meilleure connaissance de ce la collaboration militaire française. Cependant ces témoignages surtout récemment publiés ont un autre aspect méconnu, notamment celui des relations émotionnelles décrites par les auteurs. Bien que ces volontaires soient traités par la société française comme un ensemble de mercenaires et de traîtres (qui est souvent une constatation adéquate), l'image est bien plus nuancée, car on y trouve des idéalistes, des intellectuels et des militants politiques qui sont animés par une certaine conviction idéologique. Par conséquent, l'analyse de ces récits permet de reconstituer la complexité des relations qui relient ces soldats à leurs familles, à la société française et aux populations locales ayant connu pendant leur service. L'étude affective de ces ouvrages souvent négligés contribue à l'enrichissement

de nos connaissances concernant l'arrière-plan psychologique et émotionnel de ce phénomène particulier.

**Ferdaous BOUAINÉ**

**Université de Carthage / Université Lumière, Lyon 2**

**A cœurs..... à corps ou « pour une lecture passionnelle du tombeau d'Ibn Arabi d'A. Meddeb »**

*« je m'étais vu errant dans les pays, balbutiant tous les idiomes, touchant toutes les écritures, entrant et sortant, au hasard des rencontres, d'une scène l'autre, admirant la trace des peuples, voyageant dans les temps, erratique, mutant, changeant, dans le miroir des métamorphose, au sort de la passion qui meut le monde ». A. Meddeb*

Dans nos textes, la parole et le monde ne cessent de se faire et de se défaire. Le lien d'amour, fascinant, labile, infiniment renoué, concerne en l'un de ses degrés seulement l'homme et la femme, puisqu'il s'étend à toute la création, aux rapports entre les êtres et les éléments. La femme, cependant, est omniprésente, car c'est elle qui motive le principe même de toute relation aimante. C'est elle qui inspire le désir et l'incite à se purifier de toute velléité prédatrice. C'est elle enfin qui suscite l'utopie du texte, c'est elle qui ramène à Dieu, « aimer dieu ou aimer la femme ou l'un à travers l'autre voilà ce qui fait la particularité de l'érotique arabe » selon Jamel Ben Chiekh.

Voilà ce qui motive la présence de la femme aimée dans un texte qui avoue dès le titre sa vocation mystique, présence qui installe la pluralité des corps; et c'est cette pluralité qui va permettre le mouvement vers le dépassement des contraires, leur conjonction grâce à l'union amoureuse. La présence du corps de la femme motive un élan d'un corps éclaté vers l'union dans laquelle il rétablit son unité essentielle.

Le corps dans le Tombeau d'Ibn Arabi, n'est pas un corps malade, c'est un corps en transe (stance 42 – 47- 48). En effet, l'écriture de la traversée obtient son mouvement du langage qui saisit le corps, un langage inconnu qui permet l'élaboration d'une parole inaugurale qui dit l'expérience du corps en transe. L'étrangeté langagière correspond alors à celle du corps dont l'expérience déclenche l'acte d'écriture ; et l'écriture révèle le corps comme lieu du langage, stèle sur laquelle la voix inconnue inscrit sa dictée. Le corps appelle le corps, et c'est le corps de l'autre -la femme- qui apparaît et se dévoile transfiguré en jardin paradisiaque, lors de la rencontre dans le jardin parisien. Le désir amoureux motive l'éveil des sens qui mène à la naissance du corps transfiguré, à travers sa parole inaugurale : le cri ensuite la danse. La naissance du corps dans l'extase lui procure le détachement et la disponibilité nécessaires pour une vision neuve du monde. Nous essayerons dans un premier temps de souligner l'importance du corps dans la pensée passionnelle soufie, pour montrer par la suite que l'amour de la femme n'est qu'un support à l'adoration divine.

**Nicoleta COJOCARIU**

**Université « Alexandru Ioan Cuza » Iasi, Roumanie / Université Paris Est Créteil, France**

**Passions et conscience de soi dans l'écriture autobiographique d'Anna de Noailles**

Nous nous proposons dans notre communication de faire l'étude des passions face à la conscience de soi dans l'autobiographie *Le livre de ma vie* de la comtesse de Noailles. Il s'agit dans ce propos d'analyser les stratégies des passions et la force de la conscience, phénomènes employés par la plus célèbre poétesse de la Belle Époque dans *Le livre de ma vie* pour dire son propre moi. La comtesse de Noailles a 54 ans lorsqu'elle commence à écrire son autobiographie atypique. Avant la publication de ce livre, Anna de Noailles menait une vie sociale régulière, s'impliquant dans des activités littéraires, artistiques, mondaines même politiques. Le récit d'Anna de Noailles n'est pas structuré, le fil est plutôt littéraire et géographique, la poétesse se déplaçant d'un lieu à un autre au gré de ses affinités et passions. L'une de ses plus fortes passions illustrée au long du récit chante le culte de l'enfance. Après le chant de ses passions la conscience de soi se révèle dans ce qu'elle considère le bienfait de l'écriture personnelle : la possibilité d'entendre le son de sa propre voix, le sentiment de l'émotion charnelle, les vibrations physiques et même la respiration. La conscience de soi devient ainsi un marqueur de son identité à un moment précis de son histoire et de celle du pays et de l'époque où la poétesse avait vécu.

**Daniela ĆURKO**

**Université de Zagreb, Faculté de philosophie et lettres**

**Le jaune, le violet et le vert. Les couleurs et le sens  
dans l'œuvre romanesque de Jean Giono**

Dans l'œuvre romanesque de Giono, la couleur dans la description de l'espace n'a point une fonction mimésique. Pourtant, loin d'être « un détail gratuit et insignifiant », la couleur a un sens, ou plutôt des sens symboliques, sens qui peuvent être antithétiques. Ainsi le jaune et le vert sombre symbolisent-ils la mort et la pourriture. Soulignons que la couleur or est une nuance tout à fait à part avec un sens bien particulier – la nuance s'inscrit dans la notion du dionysiaque, dans l'idéal de la désindividuation, par conséquent la couleur prend un sens positif. Si le jaune d'or se réfère à l'utopie, le violet des romans antimodernistes de Giono s'inscrit dans une représentation négative de la civilisation moderne, donc dans la dystopie antimoderniste.

Dans les Chroniques romanesques la couleur or rejoint par son sens le violet en s'inscrivant dans la problématique du divertissement et dans ses corollaires, l'avarice et la perte.

Ensuite, nous verrons que la fonction des couleurs jaune, verte et violette dans une description particulière de l'espace dans la macro-structure du roman est d'être soit l'indice caractériel ou l'indice atmosphérique, d'après la terminologie de Roland Barthes, soit de s'inscrire dans la mise en abyme concentrante ou éclatée – pour les derniers termes, nous avons eu recours à la terminologie de J. Ricardou, reprise par Mieke Bal. Les deux formes de la mise en abyme font partie - ici Bal a recours à son tour à la terminologie de Charles Sanders Peirce - de la fonction iconique de la description.

**Morgan FAULKNER**  
**Université Laval (Québec)**

**Traduire le « frisson » dans *Écrire en pays dominé* de Patrick Chamoiseau**

Dans *Écrire en pays dominé* de l'auteur martiniquais Patrick Chamoiseau, l'affectivité se manifeste dans les références intertextuelles captant les effets émotifs de la lecture sur le narrateur. Des commentaires sur les œuvres de Faulkner, de Césaire et de Saint-John Perse, pour n'en nommer que quelques-uns, brisent constamment la progression du récit et construisent, au long du texte, non pas une bibliothèque, mais une « *sentimenthèque* » (EPD, 24), dont le but énoncé est de traduire le « frisson » (EPD, 24) évoqué par la lecture. Cette communication propose d'examiner le rôle de la « *sentimenthèque* » dans l'interrogation sur l'entreprise littéraire chamoisienne, telle qu'elle s'exprime dans ce texte où essai, autobiographie et fiction s'entremêlent. Nous nous intéressons tout particulièrement à la relation entre l'intertexte et le « Je » subjectif du narrateur qui interroge sa situation d'écrivain, où il se trouve à la fois dominé et dominant. Dominé, il tente de libérer son écriture de l'influence hégémonique du centre éditorial français et notamment de l'imitation. Dominant, il s'associe à toutes les célébrités de la littérature mondiale. Nous nous proposons donc d'analyser l'affectivité traduite par la « *sentimenthèque* » dans son apparence de digression du récit et dans son rapport intime à la problématique centrale du texte de Chamoiseau : comment forger une écriture qui lui est propre et qui résonne avec les contextes social, culturel et politique particuliers à son énonciation ? Autrement dit, « comment écrire, dominé ? » (EPD, 17).

**Andrea HYNYNEN**  
**Université d'Åbo Akademi (Finlande) / Université Paris 13**

**Suspense et chocs émotifs comme procédés narratifs féministes dans *J'ai regardé le diable en face* de Maud Tabachnik**

Ma communication explorera les diverses techniques narratives dont use Maud Tabachnik dans ses romans à suspense (thrillers) pour transmettre une idéologie féministe. Franck Thilliez (2012) définit le thriller comme un « genre de polar reposant essentiellement sur l'action et le stress qu'il suscite chez son lecteur ». Aussi le roman à suspense diffère-t-il des autres genres policiers classiques (Menegaldo & Petit 2010), notamment du roman noir et du roman à énigme, même si la classification tripartite établie par Todorov (1971) peut paraître datée vu l'hybridation et la dissolution génériques actuelles. Toujours est-il que le choc émotif, la surprise et la tension sont les éléments clés du thriller, qui est moins axé sur le détective et l'enquête que sur la victime ou la future victime. Certes, il arrive souvent que celle-ci devienne enquêtrice pour se protéger. En raison du côté émotif fort du thriller, certains le regardent comme une sous-catégorie plutôt « féminine » du roman policier, inférieure au roman noir et au roman à énigme. Évidemment, il y a aujourd'hui de nombreux auteurs de thriller masculins, mais il est vrai que le thriller est devenu un lieu privilégié pour des auteurs femmes s'efforçant de briser les stéréotypes et traditions machistes du genre policier. Cette tendance est exemplifiée par *J'ai regardé le diable en face* de Maud Tabachnik, qui y dénonce les féminicides notoires de Ciudad Juarez. Ce texte devient une critique sévère de la violence masculine grâce à l'emploi d'une femme enquêtrice, la focalisation sur la victime et sa souffrance extrême ainsi que l'absence d'un dénouement rassurant qui rétablisse l'ordre.

**Dijana KAPETANOVIĆ-LJUBAS**

**Université de Sarajevo, Faculté des Lettres**

**Les manifestations subjectives de l'auto-conscience auctoriale dans des prologues de récits médiévaux en vers**

Dans la structure du texte médiéval versifié, le prologue et l'épilogue représentent des endroits particulièrement propices à la transgression de l'anonymat auctorial. En effet, le narrateur (extra)diégétique d'un récit médiéval en vers est censé y afficher sa présence. L'opinion et l'affectivité de l'auteur se manifestent par, d'un côté, divers marqueurs discursifs de la subjectivité que lui-même a consignés à l'écrit, et de l'autre côté, par tout le graphisme textuel que l'éditeur critique moderne doit restituer avant de porter le texte à son état lisible.

Notre réflexion s'articulera autour de deux axes principaux.

Nous nous interrogerons sur la façon dont l'architecture des prologues conditionne l'expression du „je“ et du „nous“ subjectif de l'auteur-narrateur. Nous verrons comment l'octosyllabe, vers typique du récit médiéval, peut se révéler comme étant un facteur de contrainte ou de motivation dans l'expression des marqueurs de la subjectivité.

Nous allons également démontrer dans quelle mesure le choix, la fréquence et surtout l'agencement de marqueurs discursifs de l'affectivité et de la subjectivité de l'auteur ont un impact sur le lecteur et sur le reste du récit à narrer. De même, notre analyse s'interrogera sur le passage du „je“ au pronom „nous“, fondateur d'une sorte de l'alliance entre l'auteur et le public ciblé.

Notre étude sera ainsi amenée à repérer et à éclaircir différentes modalités de l'émergence d'une auto-conscience auctoriale (propre à la subjectivité littéraire) prenant appui dans les œuvres de Marie de France et de Chrétien de Troyes.

**Košćec Marinko**

**Université de Zagreb, Faculté de philosophie et de lettres de Zagreb**

**Le sujet mal enfourné : la dissolution comme principe générateur dans *Univers, univers* de Régis Jauffret**

S'ouvrant sur le portrait d'une bourgeoise qui attend le retour de son mari devant le four où un gigot est en train de rôtir, ce livre laisse deviner les prémices d'un roman mimétique, voué à la constitution d'un champ sémantique cohérent, axé sur les destins interconnectés de quelques personnages. Or, à peine introduite, l'héroïne déserte son existence pour se glisser dans une autre, qu'elle abandonne aussitôt et ainsi de suite ; le lecteur est aspiré dans un tourbillon d'identités et d'histoires potentielles. Renonçant à toute élaboration ou approfondissement, le récit étale des esquisses, dont l'accumulation produit un effet de déréalisation. Cette étude montrera qu'*Univers, univers* est un dispositif complexe de sabotage des conventions littéraires ; le personnage est atomisé, la subjectivité est substituée par une panoptique, la logique narrative est démantelée par le refus de trier dans la virtualité, d'actualiser une variation aux dépens des autres. L'illusion romanesque est brisée dès l'incipit, où le *vous* du lecteur entre en scène et devient interchangeable avec les innombrables avatars du personnage principal, un véritable «homme-lettre «lacanien, entité «océanique» (selon Barthes), instance protéiforme qui reste creuse malgré sa mutation permanente. Le résultat est une saturation intolérable, un mouvement circulaire et obsessionnel de ce récit qui n'avance pas bien qu'il semble propulsé par la volonté d'épuiser le monde. Le récit semble receler une interrogation de notre conception de la personne ; cet espace psychologique et

symbolique que l'on perçoit normalement comme unique, univoque, doté de contours plus ou moins stables, devient ici une infinité de possibles, une danse de signifiants sans signifié transcendantal, sans principe fédérateur. Mille romans dans un seul, *Univers, univers* est un livre impossible, à la limite de la lisibilité. Cette étude montrera qu'il est aussi une méditation sur l'interpénétration du romanesque et de l'existence dite réelle, qui ne serait que l'une des possibilités imaginables, toutes équivalentes.

**Kreho Vesna**

**Université de Sarajevo, Faculté des Lettres de Sarajevo**

**Théâtre baroque – théâtre classique : discours passionnel et/ou discours rationnel**

Je me propose d'étudier la nature des discours baroque et classique dans le théâtre français du XVIIe siècle, notamment du point de vue de leur caractère et leur potentiel affectifs. Ma réflexion sera axée sur deux questions principales. La première, de quelle manière ces deux types de langage théâtral traduisent-ils des états affectifs?; la seconde, de quelle manière les sentiments réprimés ou extériorisés, de leur côté, modifient-ils l'expression linguistique?

Privilégiant le merveilleux spectaculaire, les jeux d'illusions scéniques, l'exubérance verbale et le faste de la rhétorique pathétique, le langage baroque préfère un discours généralisé et sentencieux, formé par la longue tradition oratoire, à une expression individualisée et subjective.

Le théâtre classique, de son côté, donne la primauté à l'expression verbale, puisant sa force dans le pouvoir suggestif de la parole, dans la qualité de la diction, bref, dans la « magie verbale » du discours. Mais cette « parole éloquente » n'est jamais abondante, elle est, paradoxalement, une parole réprimée, enchaînée, assourdie – conséquence des sentiments refoulés dans l'intériorité la plus profonde du sujet parlant – ce qui se répercute inévitablement sur leur expression linguistique, sur la qualité de la diction et le dynamisme général de l'expression.

L'analyse de ces deux types de langages dramatiques et de leur affectivité sera étayée d'exemples pris dans des pièces de J. Rotrou, P. de Corneille, J. Racine ...

**Michal KRZYKAWSKI**

**Université de Silésie (Pologne), Institut des langues romanes et de traduction**

**« L'Affect québécois : entre le soi et l'autre. Constructions discursives de la subjectivité (post)moderne »**

L'objectif de cette communication est de méditer sur les modes de construction de la subjectivité à la lumière du discours identitaire québécois que je me proposerai d'analyser à travers l'interaction entre la modernité et la postmodernité, cette interaction étant cruciale pour bien saisir la transformation qu'a subie le champ littéraire au Québec à partir des années 1980 avec la reconnaissance institutionnelle de l'écriture migrante et, par conséquent, l'avènement de la littérature postnationale (Nepveu).

Or, le discours autour de l'altérité, menée dans le contexte des valeurs du multiculturalisme canadien, qu'a produit ce changement mérite d'être analysé de plus près, d'autant plus que la notion d'écriture migrante elle-même tombe trop facilement

dans le piège du recyclage postmoderne et ses mots de passe tels que métissage, hybridation et le nomadisme. Si l'on croit, après Fredric Jameson, que le postmodernisme se caractérise par la disparition de l'affect, de même que par la rupture avec la solitude et l'isolement, l'institutionnalisation des productions des écrivain·e·s immigrant·e·s au Québec peut être lue, paradoxalement, comme prolongement et non pas la fin des grands sentiments modernes. Le désir vers un objet extérieur qui manque (en l'occurrence, la souveraineté et la libération du je qu'elle devait entraîner) est remplacé par l'affect qui reconnaît ce manque (la libération du joug colonial n'a eu lieu qu'économiquement) en privilégiant le mouvement vers l'autre (la mise en discours de l'altérité). Ainsi, l'énonciation de la question « qui suis-je / qui sommes-nous » se substitue à la question elle-même en donnant lieu à des échanges entre les subjectivités en devenir.

**Patrick LEVAČIĆ**

**Université de Zadar, Faculté des Lettres**

**La perception mythique dans l'épisode *Les richesses et les merveilles de Constantinople* de Robert de Cléry**

Robert de Cléry, chevalier pauvre d'Aménois, était un chroniqueur français de la IV<sup>e</sup> croisade. Il a pris part à toutes les péripéties de la conquête de Constantinople. Son œuvre est très différente de celle de Villehardouin: elle n'en a ni la précision, ni l'étendue et la sûreté de l'information. Robert est un imaginaire: les images de ce qu'il a vu restent fixées dans son esprit et il sait les faire voir. Geoffroi de Villehardouin et Robert de Cléry sont émerveillés à la vue de Constantinople et l'épisode *Les richesses et les merveilles de Constantinople* est représentatif pour différencier leurs points de vues. À travers une analyse comparative nous allons élaborer l'idée que la perception de Cléry est plutôt mythique. Derrière sa description de Constantinople apparaissent des éléments liés à la ville de Jérusalem. Le désir de voir Jérusalem à la place de Constantinople peut s'expliquer par un fait historique. La quatrième croisade s'était totalement détournée de la Terre Sainte et cela avait heurté beaucoup d'âmes pieuses ainsi l'âme de Robert de Cléry.

Dans ce sens l'épisode *Les richesses et les merveilles de Constantinople* représente trois domaines qui se superposent: témoignage sur la conquête, l'âme collective des croisés et l'intertextualité mythique entre Constantinople et Jérusalem.

**Veronica NTOUMOS**

**Université Saints Cyrille et Méthode - Faculté de philologie « Blaze Koneski »**

**Skopje - R. de Macédoine**

**Histoire subjective ou subjectivité de l'histoire dans les œuvres de Tran Thi Hao et d'Anna Moï**

Cette contribution a vocation à interroger la subjectivité dans sa dimension éthique au sein des œuvres de littératures francophones asiatiques. En filigrane à la question d'historicité, la subjectivité interrogée se fera l'écho d'une esthétique historique issue d'un orientalisme ayant fait le choix de dessiner le contour de son identité littéraire par la langue française. Si comme le souligne Adorno, il est incapable de penser un déploiement de la subjectivité indépendamment d'une historicité, les œuvres des

auteurs vietnamiens Anna Moï et Tran Thi Hao configurent des mises en scène singulières d'une conscience du passé sous le prisme d'un regard émanant de l'intérieur. Bien trop souvent oubliées des anthologies francophones, ces littératures francophones asiatiques font entendre leur voix - qui ne résonnent plus du centre de la Métropole - mais prennent la parole dans la langue du colonisateur et dévoilent un passé, une mémoire, une histoire qui ont façonné une conscience affective fragmentée. Vecteurs d'un affect aux horizons pluriels, les œuvres analysées, « La jeune fille et la guerre » de Tran Thi hao et « Riz noir » d'Anna Moï convient le lecteur à partir sur la route de la « soie » dans une version « retissée » par les écrivains francophones asiatiques. Cette revisite de l'histoire « en marge » invite à une conversion du regard : il ne s'agit plus de focalisation externe mais d'une véritable plongée dans une identité affective en filigrane à une histoire repensée et réécrite en langue française.

**Tanja PETROV**

**Paris IV – Paris Sorbonne**

### **La subjectivité par le choix de l'action**

La passion comme « inclination vers un objet que l'on poursuit, auquel on s'attache de toutes ses forces » peut se manifester également envers une personne, une activité, une valeur... pour devenir associée à la conscience de soi, à ce qui guide les choix, oriente les valeurs, enthousiasme l'auteur.

D'après Henri Ey « être conscient c'est [...] disposer d'un modèle personnel de son monde » puisque tout ce qui est fait découle de la conscience du monde intérieur déjà construit et qui alors influence les actions à l'extérieur.

« Seul un intérêt passionné peut vouer le sujet à exister pleinement c'est-à-dire à pénétrer son existence par la conscience. » Vivre une vie consciente, c'est aussi faire ses choix, exprimer sa personnalité, ses envies. Si Hadrien a pu, sous la plume de Yourcenar, mener une vie de bâtisseur, d'architecte ou être un empereur promulguant une politique de paix, c'est aussi parce que la paix était plus qu'une notion abstraite, c'était une valeur personnelle prioritaire qui le place dans une position hautement humaniste pour ne pas dire humanitaire.

En vue de montrer que la passion et la conscience de soi se manifestent notamment à travers les choix effectués y compris celui d'exprimer le soi par écrit, il est possible de s'attacher à illustrer pour Hadrien le choix d'un lieu particulier, le choix de voyager, les actions effectuées, la manière d'œuvrer pour la paix.

**Bruno RIBEIRO DE LIMA**

**Université Paris VIII**

### **Poétique et transsubjectivité de « Les ravagés », Henri Michaux**

Le texte « Les ravagés » nous est présenté comme étant des « pages venues en considérant des peintures d'aliénés »[1]. Face à ce double processus de création – l'écriture faisant naître des tableaux inexistant au sens empirique du terme – nous voudrions présenter une analyse du processus d'instauration d'une transsubjectivité spécifique à cette œuvre d'Henri Michaux. Le concept de transsubjectivité, à la suite d'Henri Meschonnic, sera utilisé dans le sens développé par Gérard Dessons, qui est ce de l'art transformant l'individu auteur en sujet et l'individu lecteur en sujet, c'est-à-dire

que nous sommes face à une double « rencontre de subjectivités, que la subjectivité se constitue dans cette rencontre »[2]. D'où la nécessité d'inscrire notre proposition dans l'axe « littérature » tout en gardant une approche aussi linguistique, car toute analyse littéraire révèle précisément une conception du langage, de l'homme et de la société. Notre démarche étant poétique (Henri Meschonnic), nous allons voir que, « Les ravagés », à partir de l'analyse focalisé notamment sur les déictiques de ce texte, fait la critique de la représentation, critique du langage en tant qu'outil (Benveniste). Si le discours est le lieu où la subjectivité est maximale, car sa finalité est sa propre invention, le poème « Les ravagés » invente le voir, en même temps qu'il invente – qu'il fait entendre – le dire, la voix de ces peintures, et de ces « sujets de l'art ».

**Habiba SEBKHI**

**Université de Jyväskylä-Finlande**

**“Je” : distance intérieure et étrangeté**

Dans son roman *Un Dieu Un Animal* (2009), Jérôme Ferrari met en scène un mercenaire qui par définition, contre une forte rétribution, participe activement aux guerres des « autres ». Lorsqu'il revient dans son village après une nième mission au Moyen-Orient, il vient de perdre son ami d'enfance, mercenaire comme lui.

Ainsi, sans en être l'objet, la privatisation et la marchandisation des guerres récentes et actuelles, tapissent le cadre d'un récit tout en affectés intenses que le personnage semble vouloir retrouver et fuir à la fois.

A ce mouvement paradoxal, participe l'absence du pronom personnel « je », alors même que le récit est à caractère autodiégétique. C'est en fait le pronom « tu » qui mène la narration, comme une voix off cinématographique, une conscience désincarnée, voire une âme tant le lexique religieux est prégnant.

Notre propos se penchera sur cette impossibilité du « je ». Par-delà la parenté de tonalité avec l'écriture de Camus dans *l'Etranger*, on cherchera surtout à explorer les outils littéraires mis en œuvre chez Ferrari pour marquer la distance intérieure d'une subjectivité qui abandonne sa voix à un « tu » pour la raconter dans une construction de phrases sans parole. Ce faisant, on se demandera comment la faillite du « je » n'est pas, entre autres, une métaphore d'une faillite du sens : le fil discursif, d'abord discontinu, est finalement rompu par le suicide du personnage.

**Djurdja SINKO-DEPIERRIS**

**Université de Zadar, Croatie**

**« La hiérarchie des sens et des amours dans le *Commentaire sur Le Banquet de Platon* ou *De l'Amour de Marsile Ficin* »**

Dans son *Commentaire sur Le Banquet de Platon* ou *De l'Amour* (1469), le philosophe florentin établit la hiérarchie des sens qui coïncide avec celle des amours. À la vue, à l'ouïe et à la raison, qui sont du domaine de l'esprit, sont opposées les trois autres puissances, odorat, goût et toucher, qui relèvent du corps et de la matière et auxquelles est refusée la connaissance de la beauté. L'homme possède la sensibilité qui atteint, « par les cinq organes du corps », les images et les qualités des corps : couleurs par les yeux, sons par les oreilles, odeurs par le nez, saveur par la langue, et chaleur ou froid par les nerfs. Pour la question qui nous intéresse, on dénombre ainsi six puissances de l'âme

qui servent à la connaissance : la raison, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Logée dans la partie élevée du corps, la vue perçoit la lumière ; l'ouïe, qui vient à la suite de la vue, reçoit les sons produits par « une déchirure de l'air et sont portés par l'intermédiaire de l'air jusqu'à nos oreilles ». A cette hiérarchie des sens correspond la configuration ficinienne des amours : l'amour humain, réduit aux plaisirs de la vue et corrélativement de l'ouïe (« *amour est toujours réservé à l'esprit, aux yeux et aux oreilles* ») se trouve ainsi placé au centre, entre l'amour divin, fait de contemplation, et l'amour bestial, marqué par le toucher. On peut y déceler l'influence des poètes provençaux, modèles de Pétrarque.

**Sylvain TANQUEREL**

**Université d'Åbo Akademi (Turku, Finlande)**

**« Passionnément » : sujet lyrique et oralité critique dans le poème de Ghérasim Luca**

« Passionnément », le poème de Ghérasim Luca (1913-1994) bouleverse le régime lyrique de la déclaration amoureuse. A la conception romantique communément associée au lyrisme passionnel (expression/épanchement d'un sujet personnel), sa pratique du bégaiement poétique, dont Gilles Deleuze précisait qu'il est « un affect de la langue et non pas une affection de la parole », oppose l'émersion, dans le pas à pas du poème et la poussée d'une négation, d'une subjectivité amoureuse qui se (ré-)invente. Si sa composition remonte à 1945 (et s'inscrit dans le cadre du programme « non-œdipien » de Luca), c'est dans l'ensemble de textes où il fut publié pour la première fois en France que nous nous emploierons à situer le poème. *Le Chant de la carpe* (1973) permet en effet d'entendre à la fois sa dimension proprement parodique, contre-chant qui précipite le topos romantique d'une envolée lyrique de la parole, et son silence singulier, « envers hautain du vacarme » par lequel le travail poétique de Luca (la poésie comme « silensophone ») dissout l'ordre du langage pour s'engager dans la matière de la langue. Passant le sujet lyrique au crible d'une oralité critique, et « la parole à l'acte », les implications vocales et corporelles de ce travail (« rites du souffle », dit Luca) en manifestent enfin la valeur théâtrale, dont témoigne l'exécution du poème lors de ses récitals/performances.

**Cristiana Nicola TEODORESCU**

**Université de Craiova, Roumanie**

**Stupeur et tremblement d'Amélie Nothomb : une analyse des marques de la subjectivité**

L'article propose une analyse des marques de la subjectivité dans le roman *Stupeur et tremblement* d'Amélie Nothomb. L'auteur fait preuve d'une écriture très dense et limpide, et en même temps, charnelle. Une écriture qui n'est jamais statique, mais en permanente gestation sémantique. Une écriture qui reste la manifestation concrète, palpable d'un besoin impérieux d'(auto)manifestation et d'un désir ardent d'(auto)connaissance. Notre objectif est de comprendre quels sont les mécanismes de l'expression de la subjectivité dans l'écriture d'Amélie Nothomb, cet écrivain d'une qualité incontestable pour lequel « l'idée du bonheur » est représentée par « l'écriture ». Les mécanismes référentiels, les expressions contextuelles, la localisation temporelle, les

subjectivèmes sont analysés, tout en comparant la version originale et la traduction en roumain (*Uimire si cutremur*, Bucuresti, Polirom, 2006, traduction Dragos Bobu) pour voir quels sont les mécanismes langagiers de la subjectivité en français et quels sont les possibilités de transposition en roumain. Les méthodes descriptive et contrastive sont utilisées pour rendre compte de cet investissement personnel de l'auteur dans ses romans, car Amélie Nothomb affirme que «Je m'investis autant dans chacun de mes livres. Il y a de moi dans chacun d'eux». Il y a de l'autobiographie, il y a de la fiction, mais, dans tous les cas, cette identification avec ses personnages et ses livres fait d'Amélie Nothomb un écrivain qui ne met pas de barrière entre sa vie et sa création, sa création étant sa vie entière. D'où cette forte marque de subjectivité qui traverse son écriture et qui la rend si charnelle.

**Toussaint Ondoua HERVÉ**

**Université de Yaoundé 1, Cameroun**

### **Jacques Derrida et l'itérabilité du texte**

Quel est l'enjeu de l'écriture dans la pensée de Derrida ? C'est à cette question que s'attèle à répondre notre communication. A partir d'une approche de l'analyse textuelle, il est question de montrer que la pratique de l'écriture derridienne, apparaît comme une logique de la « différence » et de la « trace ». Derrida met en exergue une autre écriture. Celle-ci n'est plus transcription ou matérialisation de la parole, expression d'un vouloir-dire. Dès lors, l'écriture ne repose pas sur l'intention mais sur l'« itérabilité ». Elle peut s'exercer indépendamment d'un agent signifiant. Derrida milite donc pour une pensée du signe détaché de son origine locutoire, et ramené à sa trace graphique : le lecteur a face à lui non pas une intention, mais bien plutôt un signe graphique, ce graphe étant une trace d'un vouloir dire différé, et cette trace se réitère indéfiniment, sans qu'il ne soit possible d'assigner à celle-ci un commencement, ni une fin, car entamé par la « différence ». Ainsi, L'« itérabilité » qui fonde la décontextualisation et l'absence du locuteur n'est-elle pas source du constructivisme social et du poststructuralisme ?

**Elena VELESCU**

**Université de Sciences Agricoles et Médecine Vétérinaire « Ion Ionescu de la Brad » Iasi, Roumanie**

### **Le concept de la ruine au XVIIIe siècle dans l'espace littéraire franco-allemand entre fascination du regard et affectivité dans sa représentation**

La fascination pour les ruines connaît un vif intérêt au XVIIIe siècle avec l'essor des grandes expéditions des voyageurs comme Goethe, Volney, Chateaubriand, l'Abbe de Saint-Non et d'autres, la popularité de cette littérature de voyage qui décrit les ruines et les pays exotiques (en particulier la Grèce, l'Egypte, les villes anciennes de Palmyra et Baal-bek en Syrie), l'étude de l'archéologie qui a conduit aux découvertes d'Herculanum (1738), puis de Pompéi (1748), des événements comme le tremblement de terre de Lisbonne (1755) dont les débris inspireront Jacques Philippe Le Bas (1707-1783) dans une magistrale collection (*Recueil des plus belles ruines de Lisbonne causées par le tremblement et par le feu du premier Novembre 1755*), mais surtout le développement de l'esthétique du pittoresque qui sera responsable pour la conversion des ruines comme

symbole de la décadence dans un objet de contemplation qui inspirera une complexe méditation sur le devenir humain.

Nous nous sommes interrogé sur ce qui fait la différence entre ruines et simples débris, quel est le regard porté sur la ruine à cette période et surtout quelles sont les profondes répercussions de ces mutations dans l'axe temps-histoire-nature, lorsque le spectacle des ruines peut nous donner fugitivement l'intuition d'un temps pur, d'« un temps sans histoire » (Augé, 2003).

Dans l'expérience de la destruction, à laquelle elle nous expose, la ruine nous fait également appréhender la possibilité du reconstruire. Ecrire devient alors un acte qui fait remonter ces fragments ou ruines intérieures pour reconstruire quelque chose, ce qui persiste d'un désastre immémorial.

**Denis VIENNET**  
**Université de Metz**

**« Affectivité et subjectivité »**

C'est à l'époque de la « crise » contemporaine du sujet qu'il importe d'ancrer ce questionnement. Quelque nom qu'on lui donne (malaise, asthénie, fatigue d'être soi, dépression), le « soi » est désormais frappé par un malêtre, qui est une forme de crainte, d'incapacité à se projeter vers un avenir espéré comme meilleur. Ce malêtre serait le revers exact de la médaille des nouveaux impératifs du système techno-économique, qui tend à faire de l'humain et de la connaissance un produit échangeable sur un marché.

Or, ce qu'il s'agirait d'étudier à l'occasion de ce colloque est : comment ce qui est ciblé par ce système aujourd'hui est un « quelque chose » à l'intérieur de l'humain, sa part ou son « *reste d'enfance* », l'affectivité, inarticulée, excédant le langage articulé, la « communication ». Comment comprendre et entendre cette « chose » « inhumaine » pourtant au-dedans de l'humain ? Et qu'en est-il vraiment dans un monde où le management entrepreneurial, avec ses ordres de calcul et de programmation, de mobilisation générale, vise à pénétrer jusqu'à ce qui en l'humain est à la fois le plus intime et le plus étranger.

Nous interrogerons cette menace portant sur la constitution du soi (et de ce qui en soi est tout autre que soi), et poserons la question cruciale de la *résistance*, artistique, « littéraire », aujourd'hui.

**Franjo VRANČIĆ**  
**Université de Zadar**

**La dualité dans *L'Après-midi d'un faune* de Stéphane Mallarmé**

Lorsqu'on évoque la figure du chèvre-pied, un poème du XIXe siècle vient d'emblée à l'esprit du lecteur : *L'Après-midi d'un faune*. C'est une figure mythologique qui possède des pieds de chèvre, ainsi que de petites cornes sur le front, mais dont le torse et la tête sont d'un être humain. Cependant la dualité de son être est plus subtile à percevoir sur un plan spirituel. Le faune est écartelé entre ses pulsions animales, celles de l'érotisme, qui vont le pousser à se lancer à la poursuite des nymphes, celles qui l'enchaînent à la matière et ses aspirations humaines, celles qui font de lui un être possédant une âme, attiré par l'Idéal, par l'Art, dont sa flûte est le symbole. Tout cela fait de lui un double potentiel du poète, son porte-parole et surtout une figure de l'homme déchiré entre des

pôles opposés, entre rêve et réalité, entre Art et érotisme, entre âme et matière. L'homme est un être partagé, esprit et corps luttent dans son être pour la présence. On comprend dès lors les possibilités d'identification infinies qui peuvent se développer autour de la figure hybride et double du faune, figure qui a en outre le mérite pour l'homme d'offrir une représentation symbolique qu'il perçoit en lui. Le faune permet la visualisation d'une tension qui pour l'homme est intérieure. De plus, le faune choisi par Mallarmé concilie les contraires, quels qu'ils soient. Il devient pour l'homme une figure rassurante, apaisante, qui rend son existence déchirée supportable.

**Maja ZORICA VUKUŠIĆ**

**Université de Zagreb, Faculté de lettres et de philosophie**

**Le deuil de Barthes - De la rhétorique et la mort**

Le *Journal de deuil* de Barthes essaie de dire le deuil provoqué par la disparition de la mère, qui n'y est pas seulement un concept métonymique - elle est *la* génératrice du discours. Le narrateur, l'endeuillé, risque tout - la tentation de la rhétorique, omniprésente, plane sur le texte qui pourrait néanmoins se lire à la lumière de la formule de Blanchot, « la littérature et le droit à la mort » (Marty).

Tout discours sur la Mère semble nécessairement relever d'un désir de monumentalisation (Gide, Saint-Exupéry, Cohen) ou de son contraire (Genet, Bataille). L'habit bleu de Werther semble fait sur mesure pour Barthes, mais, il s'agit ici de « l'hypothèse d'un livre désiré » par l'auteur (Léger).

Dans les dernières pages de sa *Lettre au père* (qu'analyse Derrida dans *Donner la mort*), Kafka écrit ce qu'il pense que son père aurait voulu, dû, en tout cas aurait pu lui adresser. Dans *La Chambre claire*, Barthes accomplit un acte de poétisation extrême, orphique, pour êtreindre l'inaliénable essence de la mère : « ça a été » (La Photographie du Jardin d'Hiver). Nous sommes bien dans le roman, non pas au sens de l'imagination ou du romanesque, mais au sens du réel comme objet de désir, que l'on fait advenir au travers des expériences profanes, quotidiennes, communes (*Leçon*). C'est le pouvoir de compassion du Roman (*Longtemps, je me suis couché de bonne heure*) dont le modèle était le dialogue de Bolkonski avec sa fille Marie (*Guerre et paix*).

Enfin, qu'ai-je droit d'écrire à propos de la Mère ? Antimoderne depuis longtemps (Baudelaire, Rimbaud), elle est évidemment le grand objet (figure, ombre, spectre ?) impossible de toute littérature (Saint Augustin). Barthes, grand lecteur de Sade, celui pour qui le Neutre du plaisir est « la forme la plus perverse du démoniaque » (*Le Plaisir du texte*), refuse le renversement pervers de la Mère comme accès moderne à sa sainteté (Baudelaire, Genet, Bataille). Tout en rejoignant Proust, Barthes affirme, en suivant Stendhal, qu'*On échoue toujours à parler de ce qu'on aime*. Et cet échec fait toute la différence.